

REVUE
DE BRETAGNE
ET DE VENDÉE

DIRECTEUR : Arthur de la Borderie

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : Emile Grimaud

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME III
(TOME XLIII DE LA COLLECTION)

2^e Livraison. — Février 1878.



NANTES

BUREAUX DE RÉDACTION ET D'ABONNEMENT, PLACE DU COMMERCE, 4.

1878

TABLE DES ARTICLES

	<i>Pages</i>
I. MORT DE SA SAINTETÉ PIE IX, par M. <i>Eugène de la Gournerie</i>	89
II. CORRESPONDANCE DES BÉNÉDICTINS BRETONS, ET AUTRES DOCUMENTS INÉDITS RELATIFS A LEURS TRAVAUX SUR L'HISTOIRE DE BRETAGNE (1688 à 1727), publiés par M. <i>Arthur de la Borderie</i> (suite).....	92
III. ÉTUDES LITTÉRAIRES. — CATHERINE DESCARTES (1637-1706), par M. <i>l'abbé P. Grégoire</i> ...	110
IV. SOUVENIRS DES GUERRES DE VENDÉE, par M. <i>l'abbé Augereau</i>	123
V. ÉTUDES BIOGRAPHIQUES. — M. EMMANUEL HALGAN, par M. <i>Alfred Lallé</i>	128
VI. UN LIVRE D'ASTROLOGIE PUBLIÉ EN BRETAGNE PAR UN CAPUCIN (1654), par M. <i>S. Ropartz</i> .	137
VII. NOTICES ET COMPTES RENDUS. — <i>Transformation surnaturelle de l'homme, avant et après la mort</i> , de M. <i>l'abbé Rouillot</i> , par M ^{me} <i>la comtesse de Trémaudan</i> . — <i>Géographie historique de la Gaule romaine</i> , de M. <i>Ernest Desjardins</i> , par M. <i>René Kerviler</i> . — <i>Sainte-Anne d'Auray</i> , de M. <i>l'abbé Max Nicol</i> , par M. <i>Auguste Foulon</i> . — <i>Vie de Pierre Le Gouvello de Keriolo</i> , de M. <i>Hippolyte Le Gouvello</i> , par M. <i>Eugène de la Gournerie</i> . — <i>Cartulaires du Bas-Poitou</i> , de M. <i>Paul Marchegay</i>	145
VIII. NÉCROLOGIE. — M. L'ABBÉ GUILLOUZO, par M. <i>l'abbé Max Nicol</i> . — M. P. LEVOT, par M. <i>S. de la Nicollière-Teijeiro</i> . — M. HENRI DE SÉRÉ.....	163
IX. BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE.....	168

MORT DE SA SAINTETÉ PIE IX

L'Église est toujours la barque du pêcheur que le vent agite, que les flots menacent, qui semble toujours être sur le point de périr, et qui domine toujours la tempête. Telle est notre première pensée sous le coup douloureux qui nous frappe. Pie IX a été un grand pape et un grand homme ; pendant près de trente-deux ans, c'est-à-dire pendant le plus long pontificat qu'ait eu l'Église depuis saint Pierre et qui dépasse même de beaucoup les années de saint Pierre à Rome, Dieu l'a donné en spectacle à ses amis et à ses ennemis comme un objet d'admiration et de respect. Nous disions, nous : — C'est un saint ! — et près de nous, ceux mêmes qui ne partageaient pas notre foi disaient : — C'est le plus grand caractère de ce temps ; — quelques-uns ajoutaient : — C'est le modèle parfait de l'honnête homme ¹ ; — or on sait combien rare est l'honnête homme en politique. Sans doute on entendait bien des voix crier, comme autrefois devant le prétoire : — Non pas lui, mais Barabbas, *non hunc sed Barabbam*. — Mais cet excès de l'outrage et de la haine, renouvelé de la passion du Juste, n'était-il pas lui-même un hommage ?

¹ Voir le *Times* et le *Standard*.

Quelque grand néanmoins que fût Pie IX, il n'était pas nécessaire à l'Église; il n'y a de nécessaire à l'Église que Dieu, et celui-là ne perd jamais de vue le gouvernail. Aux mauvais comme aux bons jours, il nous semble entendre ce qu'il dit à l'apôtre : — *Duc in altum*, vogue vers la haute mer. — Mais, Seigneur, l'horizon est noir, l'orage est imminent. — *Duc in altum*, en avant toujours, la bannière au vent, la barre au large ! — Mais, Seigneur, la tempête éclate. — Hommes de peu de foi, ne suis-je pas là ? que craignez-vous ?

Confiance donc et espoir ! Au miracle qui finit va succéder un autre miracle. Du gouvernement le moins stable, la monarchie élective, Dieu a fait pour les siens le gouvernement le plus solide ; de la monarchie la plus faible, une monarchie de vieillards, il a fait la puissance la plus forte et, disons-le, la plus hardie. Les rois et les peuples ont beau se liguier contre elle, certaines nations ont beau frémir, leurs complots et leurs frémissements sont vains, *meditati sunt inania*.

Et maintenant disons un dernier adieu au Père qui nous quitte. — Adieu, Père, qui avez été pour nous, pendant près de trente-deux ans, le type accompli de la paternité, par votre bonté, votre mansuétude, votre dignité, votre fermeté ; adieu, ô vous, qui avez mieux compris votre siècle qu'aucun de ceux qui vous accusaient de ne pas le comprendre, car vous avez rétabli la notion perdue de l'autorité et fait revivre la notion perdue du respect. Grâce à vous, la chrétienté a revu, après trois cents ans, un concile, et un concile qui fera époque. Quelques-unes de nos croyances les plus anciennes et les plus chères n'avaient pas encore reçu de sanction solennelle ; vous les avez confirmées et définies ; et, dans un temps où les brouillards s'épaississaient autour du flambeau divin, vous avez dissipé tous les nuages, et rendu sa lumière plus éclatante et

plus vive. Plus qu'aucun de vos prédécesseurs, enfin, vous avez enrichi de nouveaux noms les dyptiques sacrés, c'est-à-dire qu'au moment où les puissants nous abandonnent sur la terre, vous nous avez indiqué toute une légion de nouveaux et puissants protecteurs au ciel.

On vous a humilié, dépouillé, mais on n'a pu vous empêcher d'être le plus obéi, car vous étiez le plus aimé. Aux ovations sans précédents de votre avènement au trône ont succédé les ovations bien autrement étonnantes et plus complètement sincères de votre captivité ; le monde a vu revenir ce qu'il croyait passé pour jamais, l'ère des pèlerinages ; et la foule des *pèlerins* s'est pressée de nouveau sur le pont Saint-Ange, ondoyante et tumultueuse comme *une armée*, ainsi que nous la représentait le Dante. Où va cette foule ? Au tombeau de l'Apôtre comme toujours, mais aussi au palais attristé de son successeur, chercher la bénédiction d'un vieillard à la couronne d'épines, dont le sceptre de roseau est encore le sceptre du monde.

Adieu, Père bien-aimé, qui, vaincu et captif, avez *vaincu le monde*, comme votre divin Maître ; par vos soins le champ de l'Église a été agrandi ; sa hiérarchie a été rétablie chez de grands peuples ; vous nous avez rendus plus unis dans la foi, plus fermes dans la lutte ; de toutes nos armées vous avez fait une seule et grande armée, et, en face des plus puissants, avez montré ce que peut un homme qui ne courbe la tête que devant Dieu.

Au nom de la Rédaction,

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

CORRESPONDANCE

DES

BÉNÉDICTINS BRETONS*

DES

XI

AVIS AU PUBLIC POUR UNE NOUVELLE HISTOIRE
DE BRETAGNE ¹.

(Sans date avant le 5 décembre 1689.)

Toutes les Personnes qui ont quelque zèle pour la gloire de la Nation, et quelque goût de la véritable histoire, se plaignent, il y a longtems, que celle de cette Province de Bretagne est encore ensevelie dans des fables qui la défigurent, ou dans la poussière des archives qui la cachent : ce que nous en avons n'étant presque qu'un mélange confus de veritez et de fictions, sans aucune exactitude à l'égard des faits, des personnes, des lieux, ni des tems, sans recherches, sans discernement, sans choix, et sans preuves qui l'appuyent.

On ne prétend nullement, en disant cecy, décrier les Personnes Venerables de ceux qui y ont jusqu'icy donné leur travail et leurs soins. On laisse à Mr. Pierre le Baud, à Mr. d'Argentré, à Alain Bouchard, et aux autres anciens Chroniqueurs toute la gloire qu'ils ont meritée par leurs

* Voir la livraison de janvier 1878, pp. 5-36.

¹ D'après l'imprimé original, fort rare, in-4° de 6 pages chiffrées et un dernier feuillet blanc. — On reproduit exactement l'orthographe de cet original, y compris les capitales et la ponctuation. — D'après la lettre de D. Le Gallois à Gaignières que nous publions plus loin sous le n° XIII, cet Avis au public doit être l'œuvre commune de D. Audren et de D. Le Gallois, qui l'avaient certainement rédigé et imprimé avant d'avoir reçu le Plan de travail de Gaignières du 5 décembre 1689, que nous publions sous le n° XII.

efforts et par leur zèle, et l'on veut bien demeurer d'accord qu'il étoit presque impossible de mieux faire en des tems où les livres imprimez étoient rares, où les recherches de l'antiquité étoient presque inconnues, où la critique historique et chronologique n'étoit pas née, et où le Public avoit encore le goût corrompu pour des faussetez, que la possession et l'antiquité ne rendoient pas moins intrepides et hardies que la verité même ¹.

On desire seulement faire avoûer à tout le monde, qu'on a tres-grand besoin, et qu'il étoit beaucoup à souhaiter que des Personnes studieuses voulussent bien se donner tout entieres à la composition d'une nouvelle histoire, la plus fidelle, la plus exacte et la plus solide qu'il seroit possible : et comme des Gens d'étude zéléz pour la verité et pour la gloire de la Province, persuadez d'ailleurs qu'un seul ne peut suffire à un si grand travail, se sont associez et ont déjà beaucoup travaillé pour ce dessein, ils souhaitent que toute la Province l'approuve et y contribuë, en donnant tout l'appuy et tout le secours nécessaire pour une entreprise si difficile et si vaste.

Ils avoient resolu, et ils avoient même presque promis à quelques Seigneurs de la Province des plus considerables dans l'Eglise et dans l'Etat, de présenter à ces Etats un projet distinct de tout l'ouvrage qu'ils promettent. Mais plus ils ont lû, plus ils ont pénétré leur sujet, plus ils ont reconnu qu'il étoit impossible d'en former un Plan distingué par livres et par chapitres, qu'après avoir ramassé, examiné et critiqué tous leurs materiaux, ces sortes d'ouvrages dependans uniquement de la quantité et de la qualité des pièces solides que l'on trouve, et n'étant pas comme les desseins que des Architectes, assûrez de trouver des materiaux tels qu'ils les voudront employer, forment au gré de leur imagination et de leur Art.

Ils ne se trouvent donc pas encore en état de donner un plan regulier et distinct de l'histoire qu'ils entreprennent et qu'ils méditent : non qu'ils ne soient déjà beaucoup avancez, puisqu'ils peuvent assûrer avec sincerité, et sans nulle exaggeration, qu'ils ont lû, colligé et compilé plus de quatre cens volumes imprimez, la plupart in-fol. et plusieurs manuscrits, des Bibliothèques du Roy, de la Reine de Suede, de Mr. Colbert, et autres : ce qu'ils ne disent pas pour s'en vanter, mais seulement pour faire connoître qu'ils travailleront tres-diligemment et tres-exactement à ce

¹ *Mendacia antiquitate generosa.* Tertull. (Note de l'auteur.)

que rien ne leur échappe : ce qui est si vray, que presque tous les livres qu'on a lûs, l'ont été deux fois, et qu'on se propose d'en faire de même de tous les autres.

Ils donnent seulement avis, en general, qu'ils pretendent avant toutes choses dresser la Geographie ancienne et moderne, ecclesiastique et civile de toute la Province, selon toutes les manieres de ses divisions; par les Evêchez, par les anciennes Comtez, Vicomtez et Baronniez privilegiées, par les Présidiaux, Barres Royales, Lieutenances de Roy, Recettes, etc., par la distinction des Pais où l'on ne parle que Breton, de ceux où l'on ne parle que François : le tout avec une exactitude extrême.

Ils se proposent d'y traiter universellement de tout ce qui concerne l'histoire naturelle, et de toutes les raretez qui se trouvent, ou qui se sont trouvées en differens lieux, tant pour la Physique que pour la Medecine.

D'y deterrer autant qu'il sera possible la fondation de toutes les Villes, d'y marquer où ont été les Villes ruinées, d'en dire les causes, et de donner le plan des places les plus importantes qui s'y voyent de nos jours.

D'y observer quelle est la nature du terroir des differens lieux, quelles Rivieres l'arrosent, où en sont les sources, quel en est le cours, et où elles se perdent, etc. Quels Lacs et quelles Fontaines, etc.

Ils estiment qu'ils doivent ensuite parler des Habitans du pais, découvrir quelles Nations l'ont premierement peuplé, quels Peuples y sont survenus, d'où y est venu le nom de Bretagne, quelle est la langue qui luy est propre, quel est le naturel, quels sont les mœurs et les autres qualitez, quelle enfin a été la Religion des Bretons dans les differens tems. Ils découvriront quand et par qui l'Evangile y a premierement esté prêché, quand le culte des faux Dieux y cessa entierement, qui a fondé les Evêchez et les Abbayes, quels sont ses benefices ecclesiastiques, qui les presente, et pourquoy la Bretagne est nommée pais d'obedience. Ils diront quelles sont les richesses et les forces de la Province, quelles monnoyes y ont esté fabriquées, quelles y ont eû cours, quels ont été, et quels sont ses privilèges, ses franchises, et ses immunités.

Ils nommeront les Grands-hommes en Sainteté, en Doctrine, en Politique, en Guerre, en Dignitez, et aux Arts. que la Bretagne a produits. Ils parleront de la gloire et de l'antiquité de sa Noblesse.

Enfin ils reverront, et tâcheront de rétablir les Catalogues des Evêques

des neuf Dioceses, et ceux des Abbez Reguliers et Commendataires de toutes les Abbayes, qu'ils esperent pouvoir corriger sur les anciens titres.

Ce traité préliminaire ¹ finy,

Ils donneront l'Histoire suivie, ou le récit fidele de tous les événemens qu'on pourra sçavoir être arrivez dés avant les conquêtes des Romains, jusqu'au tres-heureux, et tres-glorieux regne du meilleur et du plus grand de tous les Souverains : distinguant ce long cours de siècles, et de Gouvernemens differens par les époques les plus considérables qu'on y peut remarquer et n'avançant rien sans preuves.

On enrichira cette partie de tous les Portraits des Souverains et des Souveraines du Pais qu'on pourra recouvrer, ou par le moyen des tableaux, ou par les figures posées sur les tombeaux, dont on donnera aussi le dessein, ou de quelque autre maniere que ce soit.

Enfin le ramas entier de toutes les preuves suivra l'histoire, et l'on ne manquera pas d'y faire une mention honorable de tous ceux qui nous auront communiqué des titres.

Quoi-que ce plan ne soit dressé que d'une maniere fort vague et fort generale, on reconnoitra neanmoins sans peine, au simple exposé qu'on en fait, qu'on a tres-grand besoin d'être efficacement secouru.

On le peut être, ou par l'authorité des Grans, ou par les lumieres des Sçavans, ou par l'honnêteté des Personnes qui gardent des titres.

On est assez heureux pour pouvoir s'assurer de l'approbation et de l'agrément de Sa Majesté; ce Grand Roy ayant eû la bonté de dire à des personnes de distinction qui luy en ont parlé, qu'il étoit bien aise qu'on entreprît ce dessein. On espere donc que tous les Grans de la Province suivront volontiers cet exemple, et l'on se promet de leur générosité, et de leur justice, qu'ils nous favoriseront en toutes occasions de leur protection, que nous leur demandons tres-humblement et tres-respectueusement.

Nous supplions encore très-instamment toutes les Personnes éclairées et sçavantes de faciliter l'exécution de nôtre projet, soit en communiquant leurs decouvertes particulieres, soit en nous indiquant les raretez de Physique, de Medailles, de Monnoyes, de Portraits, de Blasons, d'Inscriptions, etc. dont ils auront connoissance; soit enfin en nous donnant de bons et charitables avis, qu'on recevra toujours avec beaucoup de reconnoissance et de docilité.

¹ Ce traité préliminaire, sauf le catalogue des évêques et des abbés, est malheureusement resté en projet.

Nous ne doutons point qu'on n'ait l'honnêteté de nous permettre de visiter et d'examiner les Archives, Chartiers et Titres qui sont dans la Province; mais quoi-que nous nous tenions très-assurez de la bonté de ceux qui en sont les maîtres et qui en ont la disposition, nous les prions néanmoins encore très-fortement de nous accorder cette grâce.

L'on ne fera fonds que sur des originaux, ou sur des copies authentiques qu'on lira soi-même, sans s'en fier à qui que ce soit; non qu'on se défie de personne, mais pour garder ponctuellement les loix severes de la critique historique, et se conformer au goût des experts qui ne reçoivent plus aucune piece des mains d'un Historien, s'il n'a vu, et s'il n'est garant de l'original, lors sur-tout que des pieces sont fournies par des personnes intéressées.

On pourra nous envoyer ces originaux, ou si l'on y a de la peine, il suffira de faire sçavoir qu'on a telles ou telles pieces, dans telle ou telle maison, située en telle Paroisse d'un tel Diocese. La personne qui sera chargée de l'examen des Chartes les ira voir dans les lieux mêmes avec la permission des possesseurs, et en tirera les extraits nécessaires, lors qu'il ira dans les Dioceses visiter les Chartiers.

On est au reste disposé à donner toutes les assurances qu'on peut raisonnablement souhaiter, que l'on ne se servira jamais des pieces communiquées, que pour le bien public de la Province, et l'honneur des familles particulieres, et jamais au préjudice des interessez, à qui l'on se soumet de declarer l'usage qu'on en fera, et à qui l'on jurera même, s'ils le veulent, un silence inviolable, pour ce qu'ils desireront tenir secret.

On s'oblige de renvoyer tres-prompement, et tres-fidèlement les titres à ceux qui auront eu la bonté de les envoyer, et l'on croit encore pouvoir promettre aux Personnes qui nous ouvriront leurs archives qu'ils en retireront de tres-grands avantages: Celui qui les doit visiter étant sans contredit un des plus capables du Royaume, pour débrouiller des Chartiers confus, pour y mettre de l'ordre, et pour lire les pieces les plus difficiles, et les plus effacées.

Enfin on souhaite, qu'on donne tout ce qui peut servir à l'éclaircissement ou à l'ornement de l'Histoire Ecclesiastique et Politique de la Province, et tout ce qui peut contribuer à dresser une Geographie exacte; et qu'on ne craigne point de descendre dans un trop grand detail, ni de tomber dans des minuties indignes d'une Histoire générale; car les Personnes qui auront la conduite du travail tâcheront de faire un bon choix, et comme on se propose d'ailleurs, de ramasser en chemin-faisant

tout ce qui peut servir à donner un Nobiliaire general de la Province, qui en pourra suivre l'Histoire, On ne veut rien negliger.

On adressera tous les paquets à Mr. GARNIER Marchand Libraire devant le Palais à Rennes, pour faire tenir à D. MAUR AUDREN Prieur de l'Abbaye de Rhedon.

XII

PLAN DE TRAVAIL POUR L'HISTOIRE DE BRETAGNE ¹.

(5 décembre 1689.)

Pour l'histoire générale de la province de Bretagne :

Il faut premièrement une carte très-exacte de toute la province, divisée par diocèses, contenant non-seulement les villes, bourgs et villages mais encore les chasteaux et les hameaux.

Pour le corps de l'histoire :

L'origine des Bretons, leurs meurs et leurs coutumes, assez succinctement;

Les rois, comtes et ducs de Bretagne, et ce qui s'est passé sous eux en Bretagne: le tout par chapitres pour chacun et par chronologie: leurs sceaux, épitaphes, monnoyes, devises, etc.

La description des villes et leurs plans et veues.

La description des chasteaux de conséquence, et les veues et plans.

La suite des seigneurs qui les ont possédés;

Les gouverneurs de Bretagne, la date de leurs provisions, prise de possession, et quelque chose de chacun; leurs armes, etc.

Les lieutenans de roy, de mesme.

Les évêques de Bretagne, et l'éloge ou plustost un discours

¹ Bibl. Nat. Mss. fr. 24,987, f. 177. — Cette note est de M. de Gaignières, et de son écriture.

simple de chaque evesque, sa famille, ses armes, le lieu où il gist, et son épitaphe ou tombe.

Les abbayes, leurs fondations et la suite des abbez, ce qui se trouve de remarquable de chascun, ses armes, épitaphe, tombe, etc.

Les prieurs de maisons religieuses, de mesme.

Les généalogies des grandes maisons de Bretagne (il faut rectifier Du Pas et l'augmenter et y en adjouster d'autres), et pour bien faire les ramasser toutes, afin de choisir après; les moindres, nécessaires pour les personnes dont on a à parler, evesques, abbez, prieurs, etc.

La suite du Parlement, noms, armes, etc.

La Chambre des Comptes, idem.

Les trésoriers de France.

Il faut ramasser généralement toutes les tombes et épitaphes avec les armes, mesme les armes qui se trouvent aux vitres, clefs des voute, vitres des chasteaux; devises, etc., aux tapisseries, tableaux, etc.

Il faut voir les historiens et les conférer avec les manuscrits et vieilles croniques, et choisir le meilleur.

Il faut un catalogue de tous les livres dont on tire quelque chose, et marquer l'impression, afin de citer aux marges les livres et les pages.

Il faut bien entendre le breton et le bas-breton, pour les anciennes chroniques des abbayes ou tiltres qui sont en ces langues, dont la différence est grande pour leur signification.

Il faut voir très exactement tous les tiltres, et le cartulaire de l'abbaye de Redon, où il y en a de très grande conséquence, et de fort beaux.

Dans les extraits que l'on fait des tiltres, il faut marquer et dessiner les sceaux.

Il n'y a pas de danger de voir Guichenon, de *l'Histoire de*

Bresse: son livre est assez bien, mais l'on peut faire mieux, et pour cela le principal est de faire des extraits de tous les tiltres. Il vaut mieux en avoir trop que d'en manquer. Le choix est aisé à faire, et le ramas est très difficile.

Feu M. de Missirien avoit eu dessein de faire une histoire de Bretagne et avoit quantité de bons mémoires, qui ont, je crois, passé depuis entre les mains de M. le marquis du Chastel. On pourrait suivre cela et s'informer de ce qu'ils sont devenus.

Envoyé 5 décembre 1689.

XIII

DOM LE GALLOIS A M. DE GAIGNIÈRES ¹.

(Décembre 1689.)

P. C².

Monsieur, quand je n'aurais eue que la seule satisfaction de recevoir une de vos lettres, ma joye auroit été extrême, dans l'apprehension où j'étois que vous ne vous repentissiez d'avoir eu trop de bonté pour un homme aussi indigne de vos soins et d'entretenir commerce avec un homme comme vous. Jugez de là quel plaisir j'ay reçu, voyant que vous ne m'aviez pas oublié et que vous joigniez à l'honneur de votre souvenir des instructions aussi utiles et aussi judicieuses que les vôtres³.

Nous avons, le R. P. Prieur et moy, prié un de nos Pères de Saint-Germain de vous présenter de notre part une espèce de plan ou de projet de l'histoire de Bretagne; s'il ne l'a pas fait, il le fera sans doute au plus tôt. Vous y remarquerez

¹ Bibl. Nat. Mss. fr. 24 987, f. 194. — Cette lettre doit être écrite de Redon.

² *Pax Christi*.

³ Allusion évidente au *Plan de travail pour l'histoire de Bretagne*, envoyé par Gaignières le 5 décembre 1689 (voir ci-dessus, n° XII): d'où l'on doit conclure que cette lettre de remerciement est du même mois.

bien du vôtre, et vous reconnaîtrez que je n'ay pas oublié toutes les instructions que vous me donnâtes à Forges. La plupart des articles contenus dans votre dernier mémoire y sont, parce que vous me les aviez suggérés¹, et je vous promets que je profiteray très-soigneusement des autres. Nous ne négligeons assurément rien, et j'ose vous assurer qu'il y aura peu à glaner après notre moisson. S'il ne tenoit qu'à cela pour contenter le public, j'oserois répondre de la réussite de notre dessein : on lit pour nous plus que vous ne sauriez croire, et deux fois chaque auteur et chaque ouvrage par deux différentes personnes ; on a outre cela un des plus éclairés hommes du royaume² pour les archives, qui doit visiter et examiner toutes celles de la province. On a parole de M^{es} les Prélats qui emploieront toute leur autorité pour nous faire avoir tous les tombeaux, epitaphes, ecussons, et toutes leurs fondations, chacun de leur diocèse. On est résolu de ramasser tout, soit ce qui regarde l'histoire générale, soit ce qui concerne les familles particulières. C'est à peu près ce que vous souhaitez, mais nous souhaitons avec tout cela quelque chose de plus : que vous nous disiez franchement nos défauts, et que vous nous donniez de vrais avis d'amy, que nous recevrons toujours avec toute la docilité possible.

Un seigneur de ce pays, nommé M. le marquis de Carcado, grand amy de M. le marquis de Refuge, et qui vous connaît de réputation, nous promet de grands secours pour un nobiliaire. C'est un gentilhomme qui serait de votre goût. Il m'a

¹ D'après ce détail, on ne peut douter que cette « espèce de plan ou de projet de l'histoire de Bretagne, » dressé en collaboration par dom Audren et Dom Le Gallois et envoyé par eux à M. de Gaignières, ne fût — au moins dans son premier jet — l'*Avis au public pour une nouvelle histoire de Bretagne*, que nous avons publié ci-dessus sous le n° XI. Cet *Avis au public* serait donc un peu antérieur au *Plan de travail* de Gaignières, c'est-à-dire au mois de décembre 1689.

² Probablement dom Rougier ou dom Veissière.

promis deux portraits de chevaliers de l'ordre, qu'il croit que vous n'avez pas. Nous faisons grand fonds sur son assistance.

Faites-moy, de grâce, savoir si Messire René de Tourne- mine, seigneur de La Guerche en Rays et lieutenant-général du gouvernement de Bretagne, a été cordon bleu. Le P. Dupas le qualifie chevalier des deux ordres du roy, et nous avons ici un excellent tableau, où je crois que ses armes sont avec ses deux colliers. Je dis que je crois que ce sont ses armes, car c'est un écartelé d'or et d'azur ou sable, le temps ayant changé, à ce que je pense, le bleu en noir. Cependant je ne le trouve point dans les listes ordinaires, et je n'y trouve personne qui porte de même. Tout ce que nous pourrions ramasser sera entièrement à votre service et à celui de vos amys. Entretenez-les toujours dans la volonté de nous secourir, et soiez très-persuadé que je suis avec beaucoup de respect et de reconnaissance, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FR. ANT. PAUL LE GALLOIS.

Si j'avais des copies de mon oraison funèbre¹, je vous épargnerais l'argent que vous voulés perdre, mais puisque vous y êtes résolu et que je ne puis vous en empêcher, la veuve Coignard profitera de votre faute.

¹ Il s'agit probablement de l'éloge funèbre du chancelier Le Tellier, composé en latin, en prose carrée, par D. Le Gallois, sous ce titre : *Ad funus illustrissimi viri Michaelis le Tellier Franciæ cancellarii Epicedium*. — Parisiis ex typographia J.-B. Coignard, 1685. (Tassin, *Hist. litt. de la Congrégation de Saint-Maur*, p. 162.) Toutefois, il avait aussi prononcé en 1683, dans l'église de Saint-Germain-des-Près, l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France ; mais on ne voit pas que cette oraison funèbre, qui fut imprimée, l'ait été par la maison Coignard.

XIV

LE MARQUIS DE REFUGE AU MARQUIS DE CARCADO ¹.

(1689.)

Extrait de lettre ².

J'ay vu le dessein que les pères Bénédictins ont de faire l'histoire de Bretagne, que vous m'avez envoié. Ils y peuvent facilement reussir, aiant beaucoup de maisons qui ont d'anciens carthulaires et beaucoup de personnes qui y peuvent travailler, ce qui fait que leurs livres peuvent estre plus corrects en cette matiere que tous ceux que font les autres religieux.

Leur dessein de faire une géographie de Bretagne me paroist fort utile et suivant la methode de Guichenon, dans son *Histoire de Bresse*. Ils peuvent faire connestre en gros ce que c'est que les maisons de Bretagne, sans en faire les genealogies, en marquant tous les fiefs, le plus ancien du nom qu'on trouve qui a possédé un fief, le temps qu'un fief a passé d'une famille à une autre par femme ou par achat.

Ils ne pourroient donner une suite des grands fiefs que depuis 1200, et des petits que depuis la fin de 1300, les guerres qui ont esté en Bretagne depuis le siècle 1300 aiant dissipé beaucoup de tiltres.

¹ D'après une copie faite par les Bénédictins bretons, qui se trouve aujourd'hui à la Bibl. Nat. Mss. fr. n° 22,313. — Quoique cette lettre ne soit pas datée, elle ne peut être postérieure à 1689, puisqu'on y parle de l'entreprise historique des Bénédictins bretons comme d'une chose qui n'est encore qu'en projet. La mention de Guichenon et de l'*Histoire de Bresse*, qu'on trouve au deuxième paragraphe de cette lettre, donne même lieu de la croire antérieure au *Plan de travail* de Gaignières, que les religieux avaient évidemment consulté sur la valeur de cet ouvrage, sur l'utilité qu'il pouvait avoir pour eux, afin de contrôler l'indication donnée à cet égard par le marquis de Refuge.

² Cette lettre est de M^r le marquis du Refuge à M^r le marquis de Carcado, qui me la communiqua à Rhedon. (*Note des Bénédictins.*)

Il n'est pas nécessaire qu'ils fassent cela avec l'exactitude ny un si grand detail que vous le voulés faire par vostre nobiliaire et par les genealogies que vous recueillés, ny qu'ils imittent entierement ce que Dugdalle a fait dans sa description de Varwick en anglois, qui est le chef-d'œuvre de ces sortes de descriptions, car il faudroit trop de volumes, et la depence seroit trop grande s'il failloit graver toutes les tombes et les vittres qui sont en grand nombre, particulièrement dans les esglises de la Basse Bretagne.

Cette sorte de nobiliaire, fait par les fiefs, empeschera les abus qui se pouroient glisser lors qu'on veut mettre en lumiere les genealogies, car l'on n'est point obligé de dire que les gens sont d'une telle famille lors qu'on n'en est point persuadé, ce que ne manquent jamais de faire les généalogistes, et particulièrement les gens de communauté qui gardent de tres-grandes mesures pour les gens de justice.

Il y a, à la fin de l'histoire de Bretagne de Le Baud, un catalogue de ce que devoit fournir de troupes les fiefs de Bretagne dans le siècle 1200. Si cette pièce est entière et n'est pas tronquée, elle paroist fort considerable, parce qu'elle fait connoitre qui estoit les familles de la grande noblesse en ce temps là. Ce qui m'a fait croire qu'elle n'estoit pas entière, c'est qu'il m'a paru que, veu la quantité et la grandeur des fiefs de Bretagne, le nombre des chevaliers que ces fiefs fournissoient est fort petit. Ces fiefs qui fournissoient un chevalier estoit impartables comme les baronnies.

Vos memoires seront d'une grande utilité pour faire leur nobiliaire, etc.

Je vous envoie une liste des chevaliers de l'ordre de Saint Jan de Hierusalem qui sont d'origine Bretons. Vous verrés qu'il y en a peu devant que Rhodes fust prise. Les plus anciennes preuves qu'on trouve à Malthe sont de 1523. Il

faudroit faire voir à Poitiers, dans les registres du prieuré d'Acquaine, les noms des commandeurs du Paraclet¹, pour voir si on y trouveroit Yvonet Le Seneschal², car vos armes sont dans la vitre de l'esglise de la Feillée, qui y paroissent des plus anciennes.

Je vous suis infiniment obligé du livre que vous m'avez envoié. Je prendray la liberté de vous envoyer les remarques que vous souhaitez que j'y fasse, quoyque je n'aye pas icy les livres qui y aient raport. J'ay eu l'honneur de vous en remercier. Je vous supplie de me faire celuy de me croire, etc.

XV

DOM AUDREN A M. DE GAIGNIÈRES³.

(Avant le 21 mars 1690.)

Monsieur, je viens de recevoir une lettre de M. le marquis de Carcado par laquelle il me mande que si vous n'avez pas les portraits de M. de Saint-Maigrin, et de M. de la Vauguion chevalier des ordres du roy, il les fera copier. J'attends vos ordres là-dessus. Je vous promets que je les exécuteray très exactement, et que j'auray une joye sensible

¹ La commanderie du *Paraclet*, ordre de Malte, — quelquefois appelée par corruption *Palacret*, — avait son siège dans la paroisse de Pont-Melvez, auj. com^m du cst de Bourbriac, arr. de Guingamp, Côtes-du-Nord.

² Le marquis de Carcado appartenait à la famille *Le Seneschal*, ainsi nommée parce qu'elle possédait depuis le XII^e siècle la sénéchaussée héréditaire de la vicomté de Rohan; on regarde même les *Le Seneschal* comme un ramage des Rohan.

³ *Bibl. Nat. Mss. fr. 24,985, f. 21.* — Ce billet, qui doit être écrit de Redon, ne porte pas de date, mais il se réfère évidemment à une lettre de M. de Carcado que nous n'avons plus, antérieure à celle que nous donnons sous notre n^o XVI, laquelle est du 21 mars 1690. — Le présent billet de dom Audren est donc aussi antérieur à cette date. La mention du travail de dom Le Gallois dans les archives de la cathédrale prouve de plus que ce billet est de 1690, car, dans notre n^o XVII ci-dessous, daté du 30 mars 1690, dom Audren dit: « Le diocèse de Vannes sera fini dans peu. »

de trouver les occasions de vous donner des preuves que je suis d'un profond respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FR. MAUR AUDREN
Prieur de Rhedon.

P.-S. — Le P. Gallois travaille dans les archives de la cathédrale de Vannes.

XVI

M. DE CARCADO A DOM AUDREN¹.

(Rennes, 21 mars 1690.)

A Rennes, le 21^e mars 90.

Mon premier soin, mon très-reverend Père, a été de m'informer de vos nouvelles. M. Garnier² m'en a dit qui m'ont fort touché, en m'apprenant que vous avez été malade. Je serais dans une fort grande inquiétude sur vostre santé, s'il ne m'avoit assuré en même temps que vous estes hors de hazard. Je prie le Seigneur de vous conserver.

Je suis ici dans l'embarras d'un grand procès, ce qui me met hors d'état d'exécuter le dessin que je m'étois proposé d'avoir l'honneur de vous voir cette semaine à Redon. — Ce sera, s'il plaît à Dieu, dans un autre temps.

J'ai fait la visite que je vous mandois pour les portraits que souhaite M. de Gaignières. Celui de Jacques d'Estuer, s^{er} comte de la Vauguion, créé chevalier du Saint-Esprit l'an 1668, est en original à Paris chez Madame la comtesse de la

¹ *Bibl. Nat. Mss. fr. 24,986, f. 10.*

² Garnier, libraire à Rennes, désigné comme le correspondant de D. Audren à la fin de l'*Avis au public pour une nouvelle Histoire de Bretagne*, ci-dessus n^o XI.

Vauguion, fille héritière dudit Jacques : elle est logée en la rue de Grenelle du faubourg Saint-Germain. Mais il faut que ceux qui iront demander permission d'en faire faire une copie ne le nomment pas *d'Estuer*, mais, selon leur chimère, qu'ils l'appellent Jacques *Stuart*, car à moins de cela la dame rebuiteroit de la belle manière ceux qui luy en parleroient. Il ne faut pas aussi qu'on dise qui c'est qui a donné l'adresse de ce portrait, car la mère et le fils sont brouillés.

Si M. de Gaignières veut avoir le portrait de Jean des Cars, comte de la Vauguion, chevalier du Saint-Esprit de la première promotion, il pourra en avoir une copie sur l'original qui est à Paris chez M. le comte d'Amansé, qui loge dans la rue Cassette, au haut, tirant vers le Luxembourg.

Enfin, si Monsieur de Gaignières a agréable d'avoir les portraits de François, comte des Cars, et de Charles des Cars, son frère, évêque de Langres, tous deux chevaliers du Saint-Esprit de la première promotion, il y en a deux copies en Bretagne, que je m'offre de faire copier le mieux qu'il me sera possible pour un pays où les peintres sont rares, et il n'aura qu'à nous mander combien il faut que le tableau ait de pouces de largeur et combien de hauteur.

Je ne comprends pas les gens qui prétendent obliger une personne comme Monsieur de Gaignières en permettant qu'il fasse copier des portraits de ceux qui sont de leurs familles et qui ont eu une pareille marque d'honneur, puisque c'est un moyen de la faire revivre par la curiosité d'un homme aussi illustre que l'est M. de Gaignières.

Mille amitiés, s'il vous plait, de ma part au révérend Père Le Gallois, et luy dites que je suis en peine s'il s'est enquis d'un moyen de faire tenir de l'argent à *Vincra* (?). Je luy souhaite une parfaite santé. Je vous assure qu'on ne peut vous honorer plus parfaitement que je le fais, ny estre plus véritablement

que je suis, mon très révérend Père, votre très humble et très obéissant serviteur,

CARCADO.

(Sur l'adresse on lit : *Au tres reverend, le tres reverend Père Audren, prieur de l'abbaye de Rhedon. A Rhedon.*)

XVII

DOM AUDREN A M. DE GAIGNIÈRES ¹.

(Redon, 30 mars 1690.)

Monsieur, je n'ay rien à ajouter à la lettre de M. le marquis de Carcado ². Nous exécuterons vos ordres en Bretagne dans la dernière exactitude; je vous prie de me marquer ce que vous souhaitez de moy. M. le marquis de Carcado est un très honnête homme, et plein de bonne volonté. Vous me trouverez toujours disposé à vous marquer en toutes rencontres que je suis d'un profond respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

FR. MAUR AUDREN

Prieur de Rhedon.

A Rhedon, le 30 mars 1690. — Le diocèse de Vannes sera fini dans peu.

XVIII

DOM LE GALLOIS A M. DE GAIGNIÈRES ³.

(Redon, 20 avril 1690.)

En l'absence de notre P. Prieur, qui est absent depuis plus

¹ Bibl. Nat. Mss. fr. 24 985, f. 22.

² C'est la lettre qui précède sous le n° XVI, que dom Audren faisait passer à M. de Gaignières, avec ce billet.

³ Bibl. Nat. Mss. fr. 24 987, f. 204.

de quinze jours et pour plus de quinze jours encore, j'ay reçu, Monsieur, la lettre que vous luy avez fait l'honneur de luy écrire, et l'ay ouverte selon l'ordre qu'il m'avoit laissé. J'ay fait ce que vous souhaitiez qu'il fit de la lettre pour M. le marquis de Carcado, que je luy envoie aujourd'hui bien cachetée, heureux d'avoir cette petite occasion de vous obéir. Je vous rends de très-humbles actions de grâces de votre cher souvenir dont j'ay vu les marques au bas de votre lettre, et vous assure bien positivement que je n'oublieray jamais aussi l'engagement où je suis, par inclination, par devoir et par reconnaissance, d'être toute ma vie, avec tout le respect possible, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

FR. ANT. PAUL LE GALLOIS.

A Redon le 20 avril.

XIX

M. DE QUILLIEN DE KERRET A DOM AUDREN¹.

(Rennes, 10 octobre 1690.)

Mon reverend Père, ce m'a esté une grande joye d'apprendre que vous estes en parfaite santé et que vous avancez en vos recherches. Je souhaite de tout mon cœur, quand vous travaillerez pour nostre évesché de Quimper, d'estre en repos et en lieu de contribuer à vostre travail par mes petits soins et le peu de lumières que j'ay. Puisque vous voulez sçavoir mes sentiments sur ces mots : *Lan*, *Plou*, *Guic* et *Treff*, par où commencent les noms de la plupart des paroisses et bourgades en Basse-Bretagne, je vous diray ce que j'en ay pu apprendre et ce qui me paroist de plus vraysemblable.

LAN ou *Lant* est un vieux mot gaulois, qui veut dire terroir

¹ Bibl. Nat. Mss. fr. 20,941.

ou canton ; les Allemands s'en servent aussy dans la mesme signification.

Plou me semble derivé du latin *Plebs*, d'où vient que, dans les anciens registres et archives des eglises cathedrales et parrochiales, on se servait de ce mot pour exprimer les noms des paroisses qui commencent par *Plou*, par exemple, *parrochia de Plebe nova* pour dire *Plounevez*, de *Plebe parva* pour dire *Ploebihan*, de *Plebe Magna* pour dire *Ploemeur*, et autres de mesme ; et ce mot de *Plou* ou *Ploué* s'entendoit particulièrement de l'estendue de la paroisse à la campagne, ou du peuple qui la composoit.

Le mot de *Guic*, *quasi a Vico*, s'entendoit du bourg et du lieu où estoit située l'église parrochiale.

Et celui de *Treff*, qui est aussy un vieux mot gaulois qui signifie demeure ou habitation, servoit pour designer un lieu ou un canton de moindre estendue comme sont les treffves ou simples fillettes.

Voilà tout ce que je puis avoir d'esclaircissement sur ces mots que vous me proposez. Quand vous serez dans le pays, vous trouverez des anciens qui vous donneront d'autres lumières et connoissances que je n'ay pas.

Je vous prie de me croire tousjours avec bien du respect, mon reverend Père, vostre très-humble et très-obeissant serviteur,

QUILLIEN DE KERRET.

A Rennes, le 10 octobre 1690.

(Sur l'adresse on lit : *Mon Reverend Père, le père prieur de Saint-Sauveur. A Rhedon.*)

(La suite à la prochaine livraison.)

CATHERINE DESCARTES

(1637-1706)

Qui bene latuit, bene vixit.
(Devise de René Descartes.)

Les noms illustres ont toujours le privilège de faire rejaillir quelque éclat de leur gloire sur tout ce qui les touche ou les approche : heureux prestige, auréole lumineuse faisant resplendir certaines figures historiques ou littéraires, qui, sans ce jour emprunté, ne fussent jamais sorties des ombres de l'oubli.

Descartes est un de ces noms, dont le crédit a été immense sur ses admirateurs, contemporains et survivants. L'humble devise que le philosophe s'était choisie et que nous avons inscrite comme épigraphe en tête de ces lignes, ne semble pas s'être entièrement réalisée pour lui. Non pas que nous voulions dire que Descartes eût pris à tâche de se montrer au monde et d'accroître sa renommée ; ce serait méconnaître la vie de ce grand homme, qui, avec un désintéressement inimitable, n'a cherché jamais que le progrès de la science, exempt de la préoccupation vaine de représenter brillamment dans la société de son siècle, et qui sut, afin de conquérir cette science,

Abandonner des lieux si fleuris et si verts,
Pour aller la chercher au pays des hivers ¹.

¹ *Œuvres de M^{lle} Descartes*. C'est ici une allusion au séjour que fit Descartes à la cour de Christine de Suède, en 1649.

Mais, quelque soin qu'il mit à se cacher, ses doctrines nouvelles firent surgir autour de lui une pléiade de disciples enthousiastes, qui se paraient fastueusement du titre de *Cartésiens*. C'est à cette école, et surtout à celle qui se forma quelque temps après la mort du maître, que nous devons attribuer le funeste abus qu'on a fait en France des idées émises dans le *Discours sur la Méthode* et les *Méditations métaphysiques*.

Parmi ces admirateurs, les femmes du XVII^e siècle tiennent une large place, témoin M^{me} de Grignan, M^{lles} de Scudéry et de la Vigne. Une autre, plus excusable que celles-là, est une Bretonne, propre nièce du philosophe. Le sang illustre qu'elle avait de commun avec lui dut tout naturellement la rapprocher d'un homme si grand et si célèbre ; et cependant nous nous hâtons d'affirmer qu'elle est moins cartésienne que ses amies.

Ce qu'elle doit à son oncle, c'est probablement son amour pour l'étude et certainement son renom littéraire. Lambert écrivait, en son temps, que « le génie de Descartes était tombé en quenouille ² » : agréable flatterie que nous aimons à rappeler après cet auteur. Ainsi, grâce à l'oncle, la nièce qui s'honorait du même nom se fit une réelle réputation dans les *cabinets* de l'hôtel Rambouillet pour ses impromptus et ses conversations.

Nous savons très-peu de choses de sa vie intime et publique ; à peine quelques fragments de ses œuvres ont échappé au naufrage du temps ; c'est pourquoi nous lui appliquons avec plus de convenance la devise du philosophe : *Qui bene latuit, bene vixit*.

Catherine Descartes naquit le 12 décembre 1637, au manoir de Kerleau, sur le territoire paroissial d'Elven. Ce petit village de Bretagne, situé sur la route de Vannes à Ploërmel, à trois lieues environ de cette première ville, était, au commencement du XVI^e siècle, une seigneurie de Rieux ; puis il passa successivement aux familles d'Elbeuf, du fameux Fouquier, de Trémereuc et de Cornulier. L'humble rivière de l'Artz traverse Elven de l'ouest à

² *Histoire littéraire du règne de Louis XIV.*

l'est : c'était autrefois le seul charme de ces campagnes marécageuses et de cette bourgade triste et mal bâtie.

Catherine eut pour père Pierre Descartes, conseiller au Parlement de Bretagne, fils aîné de Joachim, président de la même assemblée¹. Elle fut tenue sur les fonts du baptême par écuyer Sébastien de Rosmadec et par demoiselle Catherine Gouyon. La jeune enfant dut passer les premières années de sa vie au foyer paternel ; ce sanctuaire de la famille, si paisible et si bienfaisant, l'abrita longtemps de son ombre sacrée ; c'est sur les genoux de sa mère, Marguerite Cohan, qu'on forma le cœur et l'esprit de Catherine. Sa jeune imagination fut tellement frappée de ces souvenirs, qu'elle n'aima rien au monde plus que la maison de Kerleau, la vieille tour d'Elven et les rives de l'Artz. Aussi passa-t-elle la meilleure partie de son temps dans sa chère Bretagne, partageant sa vie entre Rennes et Vannes, les deux villes voisines.

Pour donner l'essor à son génie naissant et élargir le cercle de ses connaissances, la provinciale devenue jeune fille, accompagnant tantôt son père, tantôt son frère aîné, apprit le chemin de la capitale, et, pendant ces petits et rares séjours à Paris, elle connut le palais *Cléonyme* et la *Chambre bleue* d'Arthénice, noua et entretint des relations avec M^{lles} de Scudéry et de la Vigne, « cartésiennes enchantées de se mettre à l'ombre d'un grand nom. » Ainsi, elle pourra figurer avec honneur parmi ces *Précieuses*, qui faisaient profession solennelle de sagesse, de science, de vers et de vertus, au milieu desquelles on savait oublier la politique et les intrigues de cour. Dans cette ruche d'abeilles illustres, qui butinaient au mont Hymette et se désaltéraient aux sources d'Hippocrène, Catherine Descartes eut son nom de cabinet : Sapho l'appela *Cartésie*. Pour suivre plus sûrement cette carrière, qui, surtout à cette

¹ Ce chef de famille, libre d'une première union, dont il eut deux enfants, Pierre et René, venait d'épouser Anne Morin, fille du maire de Nantes, laquelle lui apporta en dot la belle terre et l'antique château de Chavagne (en Sucé). C'est là qu'habitait Joachim, quand sa petite-fille naissait à Kerleau. — Voyez *Famille de Descartes en Bretagne*, par M. S. Ropartz, et *Famille Descartes à Sucé*, par M. l'abbé P. G. (*Bulletin de la Société archéologique de la Loire-Inférieure*, 1873.)

époque, tranchait sur le commun, *elle ne donna point dans l'amour permis*, selon le langage de Rambouillet, tournant toutes les tendresses de son cœur et les beautés de son esprit vers la *Fille des Dieux* (la poésie), et peut-être aussi entra-t-il en sa tête de *fendre la presse et de faire nombre dans le monde* (de se faire une réputation)?

Trop rarement la Bretonne de Kerleau allait se mêler aux adulatrices de Sapho, qui habitait le quartier l'*Eolie* (le marais du Temple), et dont les œuvres faisaient le divertissement et l'occupation de toutes les *ruelles de la Grèce* (de Paris). Aussi, répondant avec beaucoup d'esprit à une petite pièce que M^{lle} Descartes avait composée sur une fauvette revenant chaque printemps à la fenêtre de Sapho, celle-ci lui faisait-elle ce doux reproche :

Après cela, Cartésie,
Pour vous parler franchement,
Il m'entre en la fantaisie
De vous gronder tendrement.
De ma fauvette fidèle
Vous avez tous les appas ;
Vous chantez aussi bien qu'elle,
Mais vous ne revenez pas¹.

La fauvette de Kerleau aimait à chanter dans ses bosquets et trouvait, au lieu natal plus de charmes que dans les salons de Paris.

Déjà vieille fille, *coiffant* par inclination son illustre patronne, avec quelques centaines de livres de rentes, elle vivait très-moderatement en Bretagne, jouissant d'ailleurs de l'estime et de la considération que lui attiraient sa vertu et son talent. A Vannes et à Rennes, elle devait briller dans la société comme une étoile de première grandeur ; à l'hôtel Rambouillet, malgré le prestige de son nom et la réalité de son mérite, elle n'eût occupé qu'un second rang. Celle qui éclipsait toutes les autres dans la capitale, c'était sans contredit M^{lle} de Scudéry, l'auteur du *Cyrus*, la reine du *Tendre*,

¹ *Parnasse des Dames* : M^{lle} de Scudéry à Cartésie.

la perle des *Neuf Sœurs* ; en un mot, le type des Précieuses, laquelle « l'emportait sur toutes celles de son sexe à l'égard de l'esprit, de la facilité d'écrire en vers et en prose, et de toutes les connaissances qui rendent un esprit accompli. »¹

Du reste, M^{lle} Descartes, d'une trempe plus sérieuse, ne se fût peut-être pas pliée volontiers « aux petites mignardises, aux paroles gracieuses, aux discours extraordinaires » de ces femmes ridicules, de ces bas-bleus, comme on les nomme depuis Pope. En n'apparaissant au milieu de leur cercle qu'à de longs intervalles, elle put se mettre en garde contre le faux brillant de leur langage, tout en conservant avec elles des relations d'amitié et de science.

La Bretagne, au grand siècle, n'était pas une province si perdue, si reculée, que Catherine n'attirât l'attention des visiteurs qui savent goûter la littérature et sont curieux de voir les gens de renom. Fléchier lui-même regardait comme une heureuse fortune de l'avoir rencontrée dans ses pérégrinations de missionnaire et de touriste. « A l'égard de M^{lle} Descartes, écrivait-il à M^{me} de Marbœuf, son nom, son esprit, sa vertu, la mettent à couvert de l'oubli ; et toutes les fois que je me souviens d'avoir été en Bretagne, je songe que je l'y ai vue ».²

Voilà un éloge flatteur, qu'il nous plaît d'inscrire au compte de notre héroïne littéraire ; ce n'est pas le seul : que de lignes aimables à l'adresse de M^{lle} Descartes ne trouvons-nous pas dans l'immortelle correspondance de M^{me} de Sévigné ! On sait combien celle-ci aimait la Bretagne, avec quelle joie elle revenait chaque année aux Rochers, voir « le triomphe du mois de mai », et entendre les oiseaux « qui ouvrent le printemps dans nos forêts » ; avec quelles délices elle se promenait sous les ombrages du Buron, en compagnie « des dryades et des sylvains »³ ! Mais il n'y avait pas que la nature qui l'attirait en Bretagne ; les personnes aimées, comme

¹ Dictionnaire des Précieuses, par le s^r de Saumaize.

² Lettre insérée, en note, dans un recueil de la correspondance de M^{me} de Sévigné.

³ Lettres de M^{me} de Sévigné, 27 juillet 1680.

MM. d'Harrouis, de Lavardin, de Pontchartrain, les dames de Sainte-Marie de Nantes, etc., étaient pour elle un puissant attrait. « Il y avait à Rennes, mande-t-elle à sa fille, le 20 octobre 1679, une D^{lle} Descartes, propre nièce de votre père, qui a de l'esprit comme lui ; elle fait bien les vers. » L'année suivante, annonçant le bonheur qu'elle avait goûté dans une certaine réunion, elle énumère les personnes remarquables avec lesquelles elle s'est rencontrée. Or M^{lle} Descartes s'y trouvait, présentant les deux enfants de son frère aîné, « dont l'une ressemble à M^{me} de Saint-Ciran comme deux gouttes d'eau... qui ont toutes deux bien de l'esprit dans les yeux. » Puis, venant à la tante de ces jeunes filles : « Celle-là, aussi bien que vous, dit-elle à M^{me} de Grignan, sait sa philosophie. »

M^{me} de Sévigné n'avait pas que de l'admiration pour Catherine ; elle l'affectionnait sincèrement. « Je ris quelquefois de l'amitié que j'ai pour M^{lle} Descartes ; je me tourne tout naturellement de son côté, j'ai toujours des affaires à elle ; il me semble qu'elle vous est de quelque chose (c'est toujours à sa fille qu'elle parle) du côté paternel de M. Descartes, et dès là je tiens un petit morceau de ma chère fille ».⁴ Plus tard, elle se déclare nettement son amie ; voici en quels termes elle s'exprime, dans une lettre à M^{me} de Grignan (1689) : « J'aime passionnément M^{lle} Descartes ; elle vous adore. Vous ne l'avez point vue assez à Paris ; elle m'a conté qu'elle vous avait écrit que, avec tout le respect qu'elle devait à son oncle, le bleu était une couleur, et mille choses encore sur votre fille : cela n'est-il point joli ? Elle me doit montrer votre réponse. Voilà une manière d'*impromptu* qu'elle fit l'autre jour ; mandez-moi ce que vous en pensez ; pour moi, il me plaît, il est naturel et point commun. »

Cette citation amène fort bien notre critique sur les compositions de M^{lle} Descartes.

Nous ignorons sur quel sujet roulait cette petite pièce dont il vient d'être fait mention. Il faut le dire, peu de choses nous est

⁴ Lettres de M^{me} de Sévigné, août 1680.

resté de son recueil ; et d'ailleurs, elle n'a point écrit pour la postérité. Étant une personne de société, elle mit tout son esprit dans les compliments, les improvisations et les épîtres, poésie et prose faciles, qu'elle faisait comme en se jouant. Nous n'avons rien de sa correspondance avec M^{mes} de Sévigné et de Grignan, M^{les} de Scudéry et de la Vigne.

Peut-être, dans le passage que nous venons de citer plus haut, est-il question de ces *bouts rimés* qu'elle composa un jour, à Vannes, à la prière de M. de Pontchartrain, sonnet ayant pour titre imposé : *Triomphe de l'Amour* :

L'Amour a triomphé du fameux Argonaute...

Esclave de la rime, l'auteur, qui, d'ailleurs n'avait point l'habitude de faire de ces tours de force, a composé là un sonnet qui certes ne vaut pas « un long poème. » Sa pensée se traîne péniblement, entravée par la mesure et les consonnances, et elle arrive à bout, suant, soufflant, rendue. En voici la pointe :

Tous ont senti les traits de ce petit bourreau,
Et le sage d'Athènes, et celui de Corinthe,
Et du plus grand des dieux il a fait un taureau ¹.

Son oncle le philosophe étant mort depuis quelques années, elle résolut de faire servir à son illustre mémoire le talent que sans doute elle tenait de lui. Ces quelques pièces sont les seuls débris grâce auxquels on parle encore un peu aujourd'hui de notre compatriote, Catherine Descartes de Kerleau.

Quand la fatale nouvelle arriva de Suède en Bretagne ², la nièce n'avait encore que treize ans : conséquemment elle dut apprendre de bonne heure, au sein de la famille, le respect, l'amour et l'admiration pour l'oncle, ce grand homme qu'elle n'avait jamais connu, mais dont le souvenir glorieux ne quitta plus son esprit.

¹ Nous devons ces vers oubliés aux recherches érudites et consciencieuses de M. S. Ropartz, qui, au Congrès de l'Association bretonne de 1875, a présenté un long mémoire sur la *Famille Descartes en Bretagne*, travail rempli de documents précieux.

² René Descartes mourut à Stockholm, le 41 février 1650.

Catherine consacra ses plus heureux essais au récit de la mort de René. Cet éloge funèbre est un mélange de vers et de prose, dans lequel nous n'admirons pas moins le bonheur de l'expression et la justesse des idées que la verve poétique et l'éclat de l'imagination.

Voici à quelle occasion fut fait ce récit : « Il a passé par Nantes, écrit-elle, un vieillard qui, sachant que j'étais nièce du philosophe Descartes, m'embrassa de bon cœur et me dit qu'il était à Stockholm quand mon oncle mourut. C'est un ministre qui allait s'embarquer à Saint-Malo pour l'Angleterre. » S'inspirant donc de la relation authentique de ce témoin, elle se mit à l'œuvre et composa ce beau panégyrique qui vivra aussi longtemps que la mémoire de celui qu'il rappelle, et plus longtemps peut-être que celui de Thomas ¹.

Christine, reine de Suède, si curieuse de savoir, dont les sciences

Étaient dans la mémoire avec ce qu'elles ont
De savant, de poli, de rare et de profond ²,

sous l'inspiration de la déesse Philosophie appelle à sa cour

..... l'illustre René :
Seul entre les mortels, il peut finir sa peine.

Rendu dans les froids climats du *pays des hivers*, Descartes fait de la reine un disciple, qui, à son école, devine tous les secrets de la Nature. L'auteur imagine ici une raison, ingénieuse, si elle n'est pas vraie, pour expliquer la mort inattendue et prématurée de son oncle. Écoutez-la plutôt :

On dit qu'à ce moment la Nature étonnée
Se sentant découvrir en parut indignée.
Téméraire mortel, esprit audacieux,
Apprends qu'impunément on ne voit point les Dieux !

.....
..... Aux yeux de René se voyant découverte,
La Nature s'irrite et conjure sa perte,

¹ Éloge composé par Thomas, 1761.

² Relation de la mort de M. Descartes, par M^{lle} Catherine Descartes, sa nièce.

Et, d'un torrent d'humeurs qu'elle porte au cerveau,
Accablé ce grand homme et le met au tombeau.

« Si l'on ne veut pas, continue Catherine, abandonnant la mesure et la rime, si l'on ne veut pas recevoir une cause si poétique de la mort de M. Descartes, en voici une autre meilleure pour la prose et qui est plus vraisemblable. » A son avis, il aurait contracté le germe de sa maladie en occupant la bibliothèque de la reine, au fond de l'hiver, dès cinq à six heures avant le jour. On comprend facilement que cette température glaciale du Nord ait eu une funeste influence sur la santé du philosophe, « né, comme il le disait lui-même, dans les jardins de la Touraine. »

Ici, intervient M. Chanut, ambassadeur de France, et qui était à Stockholm l'hôte de Descartes : il joue le rôle de consolateur dans le drame que nous analysons :

N'oublions jamais, mon cher frère,
Que la douleur et la misère
Du corps mortel que nous avons
Et de la terre où nous vivons
Sont l'apanage nécessaire :
C'est un tribut que nous devons.

Ce froid motif, que rien de chrétien ne réchauffe, éveilla pourtant le sens raisonneur du philosophe, qui essaya (en prose, bien entendu), avec le langage abstrait et les idées profondes de l'auteur des *Méditations métaphysiques*, de résumer sa méthode et de formuler son testament de savant : « Cette portion de matière subtile, ce feu central qui chauffe sans luire, qui met en mouvement le sang, les esprits et les humeurs », est, selon lui, le principe vital. Or ce mouvement peut être « retardé ou augmenté par certains accidents. » Dès lors les maladies et la mort même s'expliquent tout naturellement.

Mais bientôt, à travers le manteau aux larges plis du philosophe, la foi du chrétien devient transparente, et pour exprimer ce nouvel ordre d'idées plus belles et plus vraies, il semble reprendre sa lyre :

Mais de tous les secours, secours le plus solide,
Au chemin des douleurs j'ai l'Homme-Dieu pour guide.
Je connais que Dieu même au tourment vint s'offrir,
Que pour moi Dieu se fit un plaisir de mourir...
Et je murmurerais de ce peu que j'endure,
Moi, fils de la poussière, et vile créature !
Non ! j'atteste ce Dieu, qui m'écoute aujourd'hui,
Que c'est avec plaisir que je marche après lui.

Entre le moribond et le garde-malade les rôles ont changé : la consolation sort de la bouche de celui qui meurt, et les larmes inondent les yeux de celui qui survit. Un dialogue s'établit entre eux. Le philosophe chrétien ne se désavoue point ; le délire et l'enthousiasme sont toujours illuminés par les éclairs de l'éternité.

Là, dans son vrai pays, mon âme libre et pure,
Sans jeter désormais les yeux sur la nature,
Verra bientôt en Dieu, qui lui donna la loi,
Qui le doit emporter des anciens ou de moi.
Je vais voir décider la cause des atomes,
La matière première et ses divers symptômes,
Les formes d'Aristote et tous ses accidents,
Mes tourbillons enfin et mes trois éléments ¹.

.....
Mais je perds la raison : mon âme en ce saint lieu
Sans doute en voyant Dieu ne pensera qu'à Dieu.

Ce sont là les dernières paroles de l'homme public. Quant aux quelques heures qu'il vécut encore après ce suprême entretien, il les passa avec son confesseur, « en de continuelles actes de piété et de religion ».

Telle est la pièce originale que Catherine a composée à la mémoire de René Descartes : c'est un digne hommage et un culte sacré que l'affection a su rendre à la gloire. Nous n'apprécions pas ce monument au point de vue de la vérité historique ; si beaucoup ont voulu voir là une juste apothéose, nous devons, nous, imputer

¹ Cf. les théories de Descartes sur l'existence de Dieu, l'âme, la matière, les monades, etc.

au savant la responsabilité de ses idées étranges et des égarements de son esprit. Plaise à Dieu que, rendu dans le séjour de l'éternelle lumière, il voie plus juste et plus clair ¹.

Le souvenir de l'oncle inspirait toujours la muse de la nièce. Il nous est encore resté de celle-ci une fiction poétique ², dans laquelle elle imagine que l'Ombre du philosophe, apparaissant à M^{lle} de la Vigne, se plaint du mépris systématique qu'on jette sur ses écrits et se flatte de l'espoir d'une admiration prochaine et universelle.

Bientôt tous les savants me vont avoir pour maître ;
Tous suivront votre exemple, et par vous quelque jour
J'aurai de mon côté la Sorbonne et la Cour.
Ces grandes vérités qui parurent nouvelles
Paraîtront désormais claires, solides, belles...

Catherine, en cet écrit, adresse avec beaucoup d'à-propos de gracieux compliments à son amie, en les mettant sur les lèvres de l'Ombre illustre :

Quand la vérité sort d'une bouche aussi belle,
Elle force bientôt l'esprit le plus rebelle,
Et manqua-t-on jamais à se faire goûter,
Lorsque avec tant de grâce on se fait écouter ?

A cette flatterie, M^{lle} de la Vigne, toujours mise en scène par l'aimable Cartésie, sait répondre fort heureusement :

Je n'ai d'un vieux docteur ni l'air, ni les façons,
Et ne me sens point propre à donner des leçons.
Aux grandes vérités je puis céder sans peine,
Mais de les débiter je ne suis point si vaine.
Je laisse à nos savants l'art de les étaler,
Et je ne les apprends que pour n'en point parler.

M^{lle} de la Vigne, comme ces femmes extraordinaires que nous

¹ Les œuvres philosophiques de Descartes furent mises à l'index avec cette formule : *donec corrigantur*; sa doctrine fut proscrite de la Sorbonne, d'après le conseil du roi.

² *L'Ombre de Descartes à M^{lle} de la Vigne, et Réponse de M^{lle} de la Vigne à l'Ombre de Descartes*, par M^{lle} Catherine Descartes.

avons déjà citées, M^{lle} de Scudéry et M^{me} de Grignan ¹, se disaient avec pédanterie *cartésiennes* et n'appelaient jamais le philosophe que par le doux nom de *père*. Leurs idées et leurs sentiments les recommandaient tout naturellement à Catherine Descartes, chargée par sa naissance de défendre la mémoire de René. Cependant la nièce elle-même se permit, un jour, de plaisanter sur un point fort connu du cartésianisme, la question des bêtes *machines*, comme on va le voir par ces vers, auxquels nous avons déjà fait allusion, et qu'elle adressait à M^{lle} de Scudéry ² :

Voici quel est mon compliment
Pour la plus belle des fauvelles,
Quand elle revient où vous êtes :
Ah ! m'écriai-je alors avec étonnement,
N'en déplaise à mon oncle, elle a du sentiment ³.

Nous arrêtons là ces citations que nous nous sommes plu à multiplier, parce que les œuvres de M^{lle} Descartes sont difficiles à rencontrer, et partant fort peu connues.

M^{lle} Descartes, bien qu'elle ait eu des relations suivies et intimes avec les habitués de l'hôtel Rambouillet au temps de la décadence, lors de la *préciosité*, fut, nous le répétons, une femme sérieuse, aimant l'étude, « l'occupation des beaux esprits », et sachant se distraire par les propos aimables de la bonne société, dans les salons de Vannes et de Rennes, et sous le toit paternel du manoir de Kerleau. « On trouve dans ses vers, a dit un critique, tout ce que la poésie a de plus délicat et de plus solide, et l'on peut assurer, sans trop flatter cette illustre fille, qu'elle a fait honneur à son sexe autant par sa vertu que par son érudition et son esprit ⁴. »

¹ M^{me} de Sévigné était en relations avec les solitaires de Port-Royal, et, laissant à sa fille le titre de cartésienne, elle préférait faire parler d'elle comme janséniste.

² *Cartésie à Sapho*, Parnasse des Dames.

³ On se souvient aussi qu'elle écrivait à M^{me} de Grignan qu'avec tout le respect qu'elle devait à son oncle, *le bleu était une couleur*.

⁴ Le R. P. X***, qui a recueilli, au milieu du siècle dernier, les poésies fugitives des auteurs français du second ordre. 4 vol. in-4°, Paris.

Nous pensons avec lui qu'elle doit, en effet, être fort estimée pour ses qualités d'intelligence et de cœur, et nous ne pouvons nous défendre de reprocher à la postérité, et surtout aux historiens littéraires de notre province, de n'avoir pas rendu à cette Bretonne lettrée les hommages et gardé d'elle le souvenir qui lui sont justement dus. Il ne faudrait pas lui appliquer la devise renversée de son oncle : *Quæ bene vixit, bene latuit* ; mais si elle l'a justifiée selon son véritable sens, pendant toute une vie d'étude et de retraite, que sa mémoire reste connue et honorée : *Quæ bene latuit, bene vixit*.

Catherine Descartes mourut en 1706, d'une maladie longue et douloureuse qu'elle devait à ses habitudes sédentaires.

L'ABBÉ P. GRÉGOIRE.



SOUVENIRS DES GUERRES DE VENDÉE

Le mauvais cas de M. Placide *.

Après sa campagne de Luçon, M. Placide rentra chez lui, et il chercha plus que jamais à se faire oublier. Il y réussit pour un temps, car les événements prirent une tournure si rapide et si grave, que nul ne songeait à s'occuper de lui.

Durant la campagne d'outre-Loire, la Vendée jouit d'un repos relatif : les succès comme les revers de la Grande Armée absorbaient l'attention des deux partis.

Lorsqu'elle fut anéantie, les républicains commencèrent leur campagne incendiaire, que les Vendéens ont appelé *le feu*. Cette expression, simple et terrible, peint au vif les excès sauvages de cette sanglante époque ; les témoins en conservèrent un souvenir mêlé d'épouvante et d'horreur. Il y a quelques années à peine, les derniers survivants en parlaient encore avec effroi.

Quand le feu et le sang étaient partout, tout le monde fuyait devant les colonnes infernales, et on trouvait naturel que M. Placide en fit autant.

Mais au printemps de 1794, Marigny revint dans le pays de Bressuire, et, le jour du vendredi saint, il battit les républicains à Boismé. Par cette victoire, quatre ou cinq cantons se trouvèrent pour un moment délivrés des bleus, et il s'occupa sans retard

* Voir la *Campagne de M. Placide*, dans la livraison de février 1877, pp 106-109.

d'organiser une nouvelle armée pour continuer la guerre. Il fit appel à tous les hommes valides, et, dans chaque paroisse, ceux qui n'y répondirent pas furent notés. Le pauvre Placide se trouva alors dans une position fort embarrassante. Bientôt des soupçons planèrent sur lui, et on finit par l'accuser près de Marigny, qui le livra à son conseil de guerre.

J'ignore la composition de ce tribunal militaire, seulement je suppose que les avocats ne devaient pas l'encombrer et que les plaidoyers étaient courts. Malgré l'appareil peu imposant des débats, le malheureux Placide perdit apparemment son sang-froid, car il ne put réussir à se disculper et fut condamné à mort.

L'exécution devait avoir lieu dans un pré, non loin du bourg de Saint-Mesmin, et il croyait toucher à ses derniers moments.

Marigny avait au nombre de ses soldats un nommé Pasquier, ancien marchand de sel, brave comme la poudre et mauvaise tête parfaite. M. Placide lui avait rendu autrefois quelques services, et il n'en avait pas perdu le souvenir.

Quand il apprit cette sentence, il alla trouver Marigny, et il lui dit, sans autre préambule : — « Vous avez condamné Monsieur Placide à mort. » — « Mais ce n'est pas moi qui l'ai condamné, répondit Marigny, c'est le conseil de guerre, et tu sais bien qu'il ne juge pas sans preuve. Après tout, qu'as-tu à voir là dedans ? » — « J'ai à voir que, si vous en faites fusiller un, il y en aura deux à la fois, car je vous préviens que j'irai me mettre devant lui. » — « Bah ! mon pauvre Pasquier, tu es une mauvaise tête, tu le sais bien ; laisse-moi donc tranquille et réserve-toi pour tuer les bleus ; tu feras mieux. » — « Mauvaise tête ou non, cela n'y fait rien ; ce que je dis, je le ferai. Je n'ai qu'une mort à mourir (*sic*) ; il faudra y passer ; aujourd'hui ou demain, ça m'est égal ; mais je vous avertis d'une chose, que celui qui tirera le premier vise bien ! car j'aurai mon fusil, et, s'il me manque, moi je ne le manquerai pas ! Vous savez que j'ai le coup d'œil bon ! »

Tout autre que Marigny n'eût pas souffert un langage aussi impertinent ; mais autant il était inflexible à l'égard des républi-

cains, autant il était bon et accommodant vis-à-vis de ses soldats. Il était au milieu d'eux comme un frère, et même il provoquait une certaine camaraderie, qui eût été intolérable dans une autre armée. On ne peut pas dire que ses soldats n'en abusèrent point, mais s'ils lui manquèrent de respect quelquefois, jamais ils ne lui refusèrent leur dévouement. Il y eut des généraux plus admirés, plus estimés peut-être, aucun ne fut plus aimé.

Au lieu donc de s'irriter de la boutade inconvenante de Pasquier, Marigny se mit à rire et il lui dit : — « Ton Placide est donc un bon garçon, puisque tu l'aimes tant ? » — « Mais oui, certainement ! je le connais mieux que ceux qui l'ont jugé. » — « Peux-tu me répondre de lui ? » — « J'en réponds sur ma tête ! » — « Eh bien ! emmène ton homme, et dis-lui qu'il soit sage à l'avenir. » — « Merci, mon général ! »

M. Placide fut mis en liberté ; mais il n'eut pas la consolation de témoigner longtemps sa reconnaissance au brave Pasquier, car il fut tué bientôt après.

Deux sabots font la paire.

Les Vendéens n'eurent jamais ni uniforme, ni même un équipement proprement dit. Chacun s'habillait et se chaussait selon ses goûts et ses ressources. Aussi tous les rassemblements offraient un assemblage curieux, où les costumes les plus bizarres se voyaient sans étonnement. Une seule chose était inconnue : c'était le luxe, sous une forme quelconque.

Au commencement, un certain nombre avaient des souliers ; mais bientôt les cordonniers, et le cuir surtout, devinrent presque introuvables. A moins qu'on n'eût des souliers enlevés aux républicains, il fallait aller nu-pieds, ou marcher en sabots.

Il résultait de cette nécessité plus d'un inconvénient. Outre qu'ils sont fatigants pour la marche, les sabots ont le désavantage de se casser facilement : un choc un peu violent, un effort du pied, les fait fendre ou les brise tout à fait. Il était plaisant, et triste tout à la fois, dans les expéditions vendéennes, de voir le grand nombre de soldats qui avaient perdu leurs chaussures ou les traînaient péniblement, au risque de se blesser les pieds.

Aussi c'était un talent très-apprécié que de savoir adapter presquement une *ployette* à un sabot fêlé, et celui qui avait le bonheur de posséder du fil de fer dans son fournement, était sûr de se faire plus d'un ami, dans une marche un peu longue.

René Gauthier était un jeune homme de taille médiocre, mais bien prise. Il était lesté, vigoureux, très-gai, très-brave et pas sot du tout.

Après chaque expédition, il rentrait chez lui et se reposait un jour ou deux, quand l'appel n'était pas trop pressant. Durant ce temps, sa mère passait en revue les boutons de ses habits et raccommodait les déchirures avec du fil blanc. Il en résultait des lignes bizarres qui se détachaient sur la couleur brune de l'étoffe et qu'il appelait ses chevrons. Pour lui, il inspectait la batterie de son fusil, sa cartouchière, et ses sabots surtout. Puis il changeait de chemise, mettait du pain dans son havre-sac, et il commençait une nouvelle campagne.

Il était parti pour la Haute-Vendée, cherchant l'occasion de tuer quelques bleus ou de se faire casser la tête. Son expédition ne fut pas heureuse : après avoir battu beaucoup de terrain et fort peu d'ennemis, il prit le parti de rentrer dans le département de la Vendée. Pour comble de malheur, il cassa un de ses sabots. Ayant vainement essayé de le consolider, il le jeta dans un champ, et continua sa route chaussé d'un seul pied.

Comme il traversait la Sèvre, sur le pont de la Pommeraye ou de Saint-Amant (j'ai oublié lequel), il aperçut un jeune homme qui venait à sa rencontre chaussé exactement comme lui. Aussitôt Gauthier entonna une chanson, bien connue alors :

Un pied chaussé et l'autre nu,
Pauvre soldat, d'où t'en viens-tu ?

L'autre se mit à *récorde*r sans hésitation. Ils se donnèrent une poignée de main et tous les deux s'assirent sur le parapet du pont. Ils se mirent à dégoiser sur les affaires du temps et à se raconter leurs campagnes, dont l'histoire était longue.

Au milieu de la conversation, Gauthier s'interrompit tout à coup : « Dis-donc, l'ami ! il me vient une pensée. » — « C'est possible ; laquelle ? » Tu as un sabot du pied gauche, et moi du pied droit. » — « Tiens ! c'est vrai ; et après ? » — « Mais après ? c'est que nous ferions une paire de sabots à nous deux, et celui qui les aurait, marcherait plus à son aise, tandis que l'autre n'en irait pas plus mal. » — « Tu veux que je te donne mon sabot ? » — Oh ! non ! ce ne serait pas loyal ; car tu aurais le même droit à me demander le mien ; mais nous pouvons tirer à la courte-paille. » — « Je le veux. »

L'un d'eux prit dans sa main deux bûchettes d'inégale longueur, et l'autre en tira une. Le sort favorisa Gauthier, il eut les deux sabots. Il les mit dans ses pieds, et, malgré une différence de forme assez notable, il s'y trouvait à l'aise.

Il ajouta, en guise de conclusion : — « Si nous avions du vin sous la main, je t'en offrirais un verre pour te consoler ; mais il n'y a là que l'eau de la Sèvre, et nous faisons assez souvent usage tous les deux d'une pareille boisson. » — « Tu ne me dois rien, reprit l'autre, tu as été plus heureux que moi ; c'était justice, car tu as plus de chemin à faire. »

Là-dessus, les deux amis d'un moment se donnèrent une nouvelle poignée de main, et chacun d'eux continua sa route.

ABBÉ AUGEREAU.

M. EMMANUEL HALGAN

M. Emmanuel Halgan, mort à Nantes dans les derniers jours de l'année qui vient de s'écouler, n'a pas seulement emporté dans la tombe les regrets de sa famille. Une foule recueillie entourait son cercueil, et cet empressement, qui témoignait du respect et de l'affection que portaient à ce vieillard aimable tous ceux qui l'avaient connu, montrait aussi que l'élite de notre société comprenait l'étendue de la perte qu'elle venait de faire.

M. Halgan n'avait jamais franchi les bornes de la vie privée ; les fonctions qu'il a occupées longtemps étaient sans proportion aucune avec son mérite. Fort négligent de son talent, il n'a mis en œuvre ses éminentes facultés que lorsqu'il y a été en quelque sorte contraint par le besoin de rendre service. Jamais, de lui-même, il n'a fait imprimer une ligne ; et nous serions réduit, pour le louer, au témoignage d'autrui, s'il n'avait lu quelques-uns de ses vers et prononcé plusieurs de ses discours devant des Sociétés qui se font un devoir de recueillir les communications de leurs membres. Ce qui nous reste suffit amplement pour montrer qu'il n'eût dépendu que de lui de briller dans quelque poste élevé. S'il n'a pu se défendre d'être un homme d'esprit, sa vie tout entière atteste qu'il chercha surtout à être un homme de bien. Cette ambition n'est pas la moins

noble assurément, et le soin qu'il a mis à fuir durant sa vie l'attention publique doit être pour ses amis une raison de plus de recueillir discrètement quelques-uns des traits de cette sympathique figure.

Il y a des gens qui pourraient être aimables et qui ne veulent pas l'être ; il y en a d'autres qui voudraient l'être et qui ne le peuvent pas ; mais il faut reconnaître que ceux qui veulent plaire et qui ont été doués de façon à y réussir ont un attrait particulier. M. Halgan était de ceux-là : causeur charmant, l'esprit semblait ne lui avoir été donné que pour ajouter du charme à sa bonté ; le devoir lui plaisait sous toutes ses formes, qu'il s'agit de l'assistance des malheureux, de la vie de famille ou des relations sociales. Dieu lui avait accordé en retour plus d'un bonheur ici-bas ; aucune des joies de la famille ne lui a été refusée ; mais il était un autre genre de bonheur qu'il avait su se donner lui-même : nous voulons parler du bonheur des autres, dont il s'était fait une habitude de jouir comme du sien propre.

C'est à Nantes, où il se fixa par son mariage quelques années avant 1830, que M. Halgan a passé la plus grande partie de sa vie. Il avait d'abord songé au barreau, mais il ne suivit pas longtemps cette voie. Son père, l'amiral Halgan, avait été successivement député, conseiller d'État, et avant de devenir pair de France, occupait dès lors une très-haute situation dans le gouvernement ; la carrière des honneurs était ouverte au fils, qui se borna à solliciter le poste de trésorier des Invalides de la Marine, à Nantes. Ces fonctions lui laissaient des loisirs qu'il sut mettre à profit, et il se trouva tout naturellement amené à prendre une place importante parmi les hommes intelligents qui s'occupaient alors de philosophie, d'histoire et de littérature.

En ce temps-là, les choses de l'intelligence avaient en province une importance qui va sans cesse en s'amoindrissant ; non peut-être que les hommes de talent fussent plus communs qu'aujourd'hui, mais le nombre de ceux qui appréciaient les choses de l'esprit était certainement beaucoup plus considérable. Paris, dont l'attraction

s'exerçait déjà, était encore à une certaine distance de Nantes, et les hommes d'étude éprouvaient davantage dans les grandes villes le besoin de se grouper pour se communiquer leurs pensées. Le journal n'avait pas encore tué le livre. Presque tous ceux qui atteignaient l'âge d'homme avaient encore toutes vives les impressions qu'ils avaient ressenties quand, aux premières années de la Restauration, certaines œuvres avaient semblé devoir donner à la pensée des directions nouvelles. Plusieurs cordes qui vibraient alors dans les âmes se sont brisées depuis. On se passionnait pour la liberté, pour les romantiques, pour ou contre Lamennais. Les sciences positives, la sèche érudition, n'avaient pas, autant qu'elles l'ont fait depuis, entamé le domaine de l'imagination. Des gens sensés auxquels manquaient les cruelles expériences que nous avons subies, pouvaient encore se laisser prendre à certaines illusions de rénovation sociale. Qui songeait alors aux dangers que la révolution de 1848 devait faire courir à la société? Quel n'eût pas été l'étonnement de ces âmes éprises de liberté, si on leur eût dit que durant dix-huit ans la France se résignerait si volontiers au régime intérieur du premier empire? La Société académique de Nantes reflétait parfois d'une façon brillante tout ce mouvement d'idées, surtout durant la première moitié du règne de Louis-Philippe, au moment où M. Halgan vint y prendre sa place.

Ce fut par une épître en vers qu'il paya sa bienvenue. Spirituelle au début, cette épître, dans laquelle il protestait contre le culte de la matière, a des passages éloquentes, mais c'est surtout à la fin que le poète se montre, dans les vers où il célèbre la poésie :

Mais loin de ce tumulte, il est dans les déserts
Des chantres inspirés, seuls devant l'univers,
Scrutant avec amour ses beautés infinies,
Aspirant ses parfums, sentant ses harmonies,
Et pour eux l'univers est sans cesse animé
D'un Dieu qui s'y reflète et d'un objet aimé.
Dans le temple, la nuit, sous une nef obscure,
Un nom sort de leur bouche et l'écho le murmure;
Ce lac dont votre pied foule les verts coteaux,

L'ange de leur amour a chanté sur ses eaux;
Sur l'image du Christ votre vue est errante.
Ah! c'est le dernier don d'une main expirante,
D'un faible gland en terre un chêne s'est formé.
Ainsi de Dieu l'idée en notre âme a germé.
Non, ne traitons jamais d'amusements frivoles
Leurs chants harmonieux, leurs sublimes paroles.
Un accent de leur cœur, vers d'autres cœurs jeté,
Émeut, et quelquefois change l'humanité.
Hélas! à la douleur qui n'a rendu les armes?

.....
Veillons aux soins du corps, mais n'oublions pas l'âme;
En faveur de ses droits il est temps qu'on réclame.
Rappelons-nous qu'un jour notre Maître divin
A dit: L'homme ne vit pas seulement de pain.
Il est vrai qu'au travail sa vie est condamnée,
Mais il doit entrevoir une autre destinée.
Tel l'Arabe au désert, conduisant ses chameaux,
Voit sa tente chérie et rêve le repos.

Ces vers, qui témoignent d'une véritable expérience du langage poétique, ont été certainement précédés et suivis de beaucoup d'autres; malheureusement leur auteur composait sous l'inspiration du moment, comme en se jouant, et il prenait encore moins de peine pour conserver un morceau que pour l'écrire.

Il serait aisé de glaner çà et là dans les *Annales de la Société académique* des communications qui portent l'empreinte d'un sens droit et d'une raison ferme; mais nulle part mieux que dans ses discours il n'a révélé ses aptitudes littéraires. Celui qu'il prononça comme secrétaire, en 1842, contient cette belle pensée, qui est en même temps un acte de foi :

« Quelle doctrine nous enseignera le moyen de relever l'homme de la déchéance morale encourue, si ce n'est une religion qui, en dogme et en fait, repose sur l'union de la dignité divine avec l'infirmité humaine? »

Ce tableau de la jeunesse studieuse, que nous détachons du discours qu'il fit la même année en qualité de président, n'est-il pas à la fois gracieux et éloquent?

« Et cet âge de la jeunesse, cet âge auquel on aspire quand on ne l'a

pas atteint, et que l'on regrette quand on l'a dépassé, la jeunesse ne serait-elle qu'un temps abandonné à la fougue des passions et à une indépendance sans règle et sans frein? Il n'en est pas ainsi, et j'en appelle à ceux qui ont vécu de la vie de l'intelligence. Ils diront tous que cet âge est celui des nobles et hardies aspirations vers la science. Pour le jeune homme, le voile éternel dont la vérité se couvre semble toujours prêt à s'entr'ouvrir, et dans ses songes il voit, comme les hommes des anciens temps, descendre devant lui cette échelle mystérieuse et brillante qui rattache le ciel à la terre; il sent qu'à l'étude seule il appartient de lui en faire franchir les degrés et il s'y livre avec cette ardeur que son âge met quelquefois au mal, mais plus souvent encore au bien. »

N'y aurait-il pas un rapprochement curieux à faire entre le passage suivant et la ballade *Excelsior*, que le poète Longfellow nous envoyait naguère de l'autre côté de l'Atlantique?

« Je comparerais volontiers l'homme qui entreprend de s'élever aux plus hautes connaissances en refusant son cœur à tout amour, je le comparerais, dis-je, à un voyageur qui veut arriver sans guide au sommet des montagnes. Il monte, monte d'abord avec confiance, et voit avec bonheur la nature développer à ses yeux ses admirables aspects, mais il parvient bientôt à la région des neiges éternelles, et sa vue se trouble, son cœur faiblit, l'air lui manque, et privé d'un bras protecteur qui le soutienne, il tombe immobile et glacé. »

Dans un discours sur l'*Inspiration* qu'il prononça aussi en qualité de président, il abordait de front la difficulté du sujet et apportait une solution :

« Vous le voyez, Messieurs, en parlant de l'inspiration, je ne balance pas à la faire remonter à sa source suprême, et j'y reconnais une action toute spéciale dans l'homme, d'un être supérieur à lui. Tel n'est pas, je dois le reconnaître, l'avis de tous, et ceux mêmes qui n'ont pu méconnaître cette puissance subite et admirable qui développe parfois à un si haut degré les forces de l'esprit humain, ont cherché l'explication de cette puissance en lui-même; bien plus, ils ont cherché dans les circonvallations du cerveau le ressort secret dont la détente produisait ce que l'on est convenu d'appeler l'inspiration. Exposer dans leur nudité de telles théories c'est les réfuter suffisamment... »

La Société académique, où l'intelligence seule trouvait à s'exercer, ne pouvait longtemps suffire à celui qui avait si bien parlé de l'action

de l'amour sur les sciences, et c'est dans une autre enceinte, dans les réunions d'une association de charité, que sa parole devait se faire entendre avec le plus de charme et d'autorité. Tout le monde connaît à Nantes ou plutôt devrait connaître la *Société industrielle*, qui a créé cette école spéciale dans laquelle les jeunes apprentis reçoivent chaque matin, en outre des secours en pain et en argent, un enseignement approprié à leurs professions. M. Halgan avait été, dès 1832, l'un des collaborateurs les plus actifs de cette utile fondation, à laquelle son fils aîné, M. Stéphane Halgan, devait plus tard se consacrer tout entier, pour le plus grand bien des jeunes ouvriers qui, par centaines, sont sortis de ses bancs, meilleurs et plus habiles. Chaque année, a lieu une séance solennelle de distribution de prix, dans laquelle il est d'usage que l'un des vice-présidents adresse aux jeunes ouvriers quelques conseils paternels.

Le tour de M. Halgan est revenu une dizaine de fois, et chacun des discours qu'il a prononcés à cette occasion est un morceau achevé. Il savait être en même temps élevé dans les pensées et familier dans l'expression, varié, élégant, toujours à la portée de son auditoire. L'ensemble de ces discours formerait un excellent traité de morale pratique et religieuse à l'usage de l'ouvrier, et leur réunion dans un petit volume serait certainement le plus digne hommage que l'on pût rendre à la mémoire de leur auteur.

Dans le discours prononcé à la fin de 1846, on trouve cette heureuse définition du but de la Société industrielle :

« Son but est plus haut. Son but est de réunir par un lien de grande charité des individus, des classes entières, que de funestes préjugés séparent trop souvent; son but est de faire comprendre à ceux que la fortune a favorisés de ses dons, qu'ils ne doivent pas regarder leurs frères plus pauvres qu'eux avec des sentiments de crainte et de défiance; son but, c'est d'imprimer dans la classe ouvrière cette pensée qu'à un degré autre de l'échelle sociale, mille mains amies sont tendues vers elle pour la soutenir et pour l'aider à s'élever au besoin. — Hélas! trop de déclamateurs travaillent à lui persuader le contraire, et ce n'est pas trop qu'il arrive un jour où on puisse lui dire librement que ces prédicateurs de haine sont des prédicateurs de mensonge, et que, parmi ceux qu'on veut lui faire considérer comme les ennemis du pauvre, il en est beaucoup qui

donnent sans cesse pour lui leur temps et leur fortune et qui donneraient leur vie, s'il le fallait. »

De là il partait pour montrer que la sympathie de l'homme pour son semblable, que l'on appelle philanthropie, n'atteint sa perfection que sous le nom chrétien de charité, et qu'alors elle devient la source la plus féconde du bonheur individuel.

« Non sans doute, — disait-il en 1848 — point de violence. La violence n'a jamais rien fondé, elle ne peut être un moyen d'ordre et de bonheur. Descendons, si vous le voulez, dans l'intérieur intime des familles: le bonheur peut-il exister dans la maison où la discorde règne entre les enfants, où la voix de la femme s'élève contre le mari, où la main de celui-ci, égarée par la colère, frappe sur les êtres qu'il ne devrait que chérir? Si le ménage n'est pas en ordre, est-ce un bon moyen de le rétablir que de tout briser? Certes non... J'ajouterais que l'on peut facilement en cette matière conclure du particulier au général, des affaires privées aux affaires publiques, etc. »

Une autre fois, il prenait pour sujet l'influence de l'exemple, et montrait que l'exemple du bien devait corriger l'effet pernicieux que produisait l'exemple du mal. En 1854, il trouvait la question du *devoir*, et donnait cette belle définition de la conscience :

« La conscience, si vous demandez aux savants le sens littéral de ce mot, ils vous diront que c'est la science qui nous accompagne, qui est avec nous, et si ces savants sont en même temps des hommes de foi, ils ajouteront que cette science intérieure et qui marche avec nous n'est autre chose qu'un rayon de cette lumière divine qui illumine tout homme venant en ce monde. Placé comme intermédiaire entre le monde visible et le monde spirituel, l'homme a dû nécessairement être doué de moyens de communication avec l'un et avec l'autre. Par les sens, il communique avec le premier; par sa conscience, avec le second; et de même que la communication par les sens entre l'homme et le monde visible ne peut cesser sans que cesse en même temps la vie, de même la vie spirituelle, c'est-à-dire la relation avec Dieu, cesse chez le malheureux qui a réussi à abolir entièrement l'action de sa conscience, et à éteindre en lui le divin flambeau qui l'éclairait; il semble vivant, il ne l'est plus, c'est un cadavre, cadavre qui tressaille encore sous les excitations des passions, comme un vrai cadavre sous celles de la pile galvanique; mais de fait il n'existe plus, il n'existe plus comme homme, et en détruisant en lui-même le moyen de communication avec Dieu, il est déchu de l'humanité. »

Regardons ce petit coin du tableau de la vie de l'ouvrier, tracé en 1856. Sans flatter l'envie, M. Halgan, suivant les phases de l'existence dans des situations différentes, avait entrepris de montrer que l'égalité n'est pas autant qu'on le dit absente de ce monde :

« La première enfance se termine par l'acte le plus solennel de la vie. L'enfant va devenir un jeune homme; il a appris à connaître et Dieu et ses devoirs. La religion l'appelle alors à participer au plus auguste et au plus redoutable de ses mystères. Mais dans ce jour saint et sacré, où l'humanité s'anéantit pour renaître divine, la religion nous donne une de ces leçons d'égalité comme elle seule sait en donner. »

Et plus loin :

« En face de l'éternité qui s'approche et qui est en quelque sorte là présente, quelques légères différences de situation actuelle sont bien peu de chose, et la seule différence réelle qu'il y a alors entre un homme et un autre, c'est celle de leurs actions passées, c'est ce qu'ils peuvent avoir à espérer ou à craindre après le dernier passage du monde visible au monde éternel. »

C'est beaucoup de bien faire, persévérer dans le bien est encore mieux; cette idée simple, développée par M. Halgan, est devenue un discours qui ne contient pas seulement l'éloge de la persévérance, mais où se trouvent les meilleurs moyens d'assurer chez le jeune ouvrier le succès de cette vertu :

« ... Vous êtes tous, je l'espère, leur disait-il en 1858, presque tous, j'en suis sûr, des chrétiens sérieux... Ah! mes amis, persévérez dans cette voie, persévérez-y toujours... »

Et plus loin :

« ...Persévérez dans la chasteté, et qu'il me soit pardonné de prononcer le nom de cette admirable vertu, car ce nom lui-même exprime le château fort, la citadelle où sont renfermées toutes les vertus, dont celle-ci est la sauvegarde; parcourez au contraire les annales du crime, assistez aux séances de nos tribunaux, vous verrez tous les grands coupables, presque sans exception, débiter dans la carrière du mal par le désordre des mœurs, vous trouverez comme mobile connu ou secret des forfaits les plus hideux, les plus sanglants, une passion immonde et honteuse. »

Parlant de l'emploi du temps (1863), il n'a garde d'oublier le

mot de Franklin devenu proverbe : le temps est de la monnaie, mais il lui donne une portée plus haute en ajoutant : « Le temps en effet est de la monnaie, c'est la monnaie de l'éternité. »

Il serait aisé de multiplier beaucoup les citations ; toutefois elles ne donneraient pas une idée complète de ces petits discours, dont la composition et l'ordre ne sont pas les moindres mérites.

Voici pourtant, sur la vieillesse, une comparaison que l'on nous saura gré de ne pas omettre :

« Je comparerais volontiers le vieillard que je vous propose en exemple à cet ancien chêne doyen de la forêt ; l'action non des années, mais des siècles s'est fait sentir sur lui : son luxuriant feuillage a disparu peu à peu, ses branches mêmes se flétrissent les unes après les autres et tombent en débris à ses pieds ; mais si sa croissance a été toujours en ligne droite, plus il a perdu de ses ornements, plus sa tige majestueuse s'élève dépouillée, mais sublime vers le ciel. »

Il y a une dizaine d'années que M. Halgan s'exprimait ainsi, et il lui appartenait dès lors de parler de la vieillesse, car son corps en avait subi les atteintes plus tôt, et dans ces derniers temps plus cruellement, que son âge ne le comportait. Son cœur, son esprit, son intelligence, sont, au contraire, restés jeunes jusqu'à la fin. Il y avait trop longtemps qu'il se préparait à la mort pour craindre ses approches ; un jour de l'an passé, il nous disait qu'il ne la souhaitait pas, mais qu'il l'accueillerait comme une amie. Ses derniers instants n'ont point démenti cette parole. C'est en pleine connaissance qu'il a reçu les sacrements des mourants, mêlant sa voix à celle du prêtre qui prononçait les formules sacrées. Ses enfants, tous dignes de porter son nom, étaient là ; il a pu leur parler, les bénir, et leur donner le rendez-vous suprême à ce pays qu'un poète a si bien nommé *le doux pays des âmes* ¹.

ALFRED LALLIÉ.

¹ Victor de Laprade, le LIVRE D'UN PÈRE, *Rendez-vous*.

UN LIVRE D'ASTROLOGIE

PUBLIÉ EN BRETAGNE PAR UN CAPUCIN (1654)

Le Croisic a acquis une sorte de réputation littéraire, grâce à la supercherie de Desforges-Maillard, qui, comme on le sait, fit imprimer ses premiers vers, rimés au Croisic, sous le nom d'une femme, et prit à ce pipeau tous les littérateurs parisiens de son temps, et même M. de Voltaire, qui écrivit en l'honneur de la Muse bretonne un galant madrigal. Ce qu'il y a de particulier c'est que cette supercherie n'était pas nouvelle au Croisic, et que, près d'un siècle avant Desforges-Maillard, un capucin du couvent de cette petite ville avait imprimé sous un nom arabe un traité d'astrologie, qui mit en émoi tous les ambassadeurs étrangers, dont le Parlement de Bretagne dut s'occuper, et dont, détail assez piquant, il confia l'examen, soit par ignorance, soit par connivence peut-être, à l'auteur lui-même.

Notre capucin était né à Paris ; c'est ce qu'indique son nom de religion : *Frère Yves de Paris*. Ce prénom d'Yves ferait songer à une origine bretonne, si nous ne savions que ce capucin avait d'abord été avocat, ce qui lui donna tout naturellement la pensée, à son entrée en religion, de prendre le nom du patron de son

ancienne profession. C'était un fort saint homme, un prédicateur très-suivi et un écrivain fécond. Il a publié *La Conduite des Religieux*, la *Théologie naturelle*, des *Pratiques de piété*, des *Maximes de morale*, *Le Gentilhomme chrétien*, *Le Magistrat intègre*, *Heureux succès de la piété et Triomphe de la vie religieuse*. Tous ces livres avaient été édités à Paris, et quelques-uns ont été réimprimés en Bretagne, lorsque l'auteur vint habiter le couvent du Croisic. Il y fut envoyé en une sorte d'exil, s'il faut en croire la notice que lui consacre la *Biographie universelle*. Le clergé séculier avait vu une insulte pour lui dans le livre intitulé : *Heureux succès de la piété et Triomphe de la vie religieuse*, et menaçait de condamner l'ouvrage. Le moine fit une rétractation, et, pour faire le silence autour de lui, ses supérieurs l'envoyèrent au Croisic.

Ce fut là qu'il connut le marquis d'Assérac, que l'extinction de la branche aînée et son mariage venaient de faire chef de nom et d'armes de l'illustre maison de Rieux. Après avoir servi avec honneur et rempli des charges importantes, le marquis vivait dans ses terres, et s'était entouré d'une bibliothèque curieuse et choisie. Il y avait notamment une collection des ouvrages relatifs à l'astrologie et aux sciences occultes. Soit que ces livres apparussent pour la première fois aux yeux du P. Yves, soit plutôt, comme il le dit dans la préface romanesque en tête de son volume, qu'il se fût déjà occupé de ces curiosités, il y consacra les loisirs que lui laissait l'exil, trouva ou crut avoir trouvé tout un système mécanique pour rendre très-simples les combinaisons et les rapprochements astrologiques, et en écrivit un double ou triple traité, le premier théorique, et les autres pratiques. Au fond c'était un jeu d'esprit; mais je crois que le capucin, et le marquis, plus encore que le capucin, se grisèrent un peu à leur jeu, et que, tout en protestant à chaque page que les combinaisons et les prédictions astrologiques ne détruisent et ne nient, ni la Providence divine, toujours maîtresse de déroger aux lois établies par elle dans l'univers, ni le libre arbitre de l'homme, porté, comme tous les êtres, à entrer dans le cercle, mais pouvant toujours en échapper, nos deux adeptes croyaient sincèrement à

l'influence des astres sur les événements publics et privés. Toujours est-il que le marquis n'hésita pas à faire imprimer à Rennes, en un fascicule in-folio, aussi beau que ceux qui sortaient des premières imprimeries de France, les commentaires, et à faire graver à grands frais les innombrables cercles qui devaient servir à l'application du système. Il est vrai qu'il affirmait lui-même, à la fin de la préface, que le livre n'était pas destiné au public et qu'il était réservé aux seuls amis :

Mihi et amicis.
Procul esto prophanum vulgus.
Asserat (sic).

Mais ce mystère même fut sans doute et un attrait pour les curieux d'un certain monde, et la cause de l'émoi des ambassadeurs étrangers, aux pays desquels l'astrologie ne prédisait pas un avenir brillant. Le bruit qui se fit pendant plusieurs mois autour de notre livre fut un véritable succès, et aurait tourné en une véritable persécution, si l'auteur avait été saisissable. Nous en parlerons plus loin. Je veux m'occuper ici, non pas de l'analyse de l'ouvrage, qui constituerait un travail très-considérable et qui ne me tente à aucun point de vue, étant et voulant rester étranger et à l'astrologie elle-même, à laquelle je n'ajoute aucune foi, et surtout au jargon astrologique dont je ne sais pas le premier mot; mais de la description et de l'histoire de ce rare volume, que m'a indiqué et procuré M. Plihon, l'excellent bouquiniste de Rennes, qui continue si bien les traditions de son prédécesseur Ganche, que tous les érudits de Bretagne ont connu.

Le premier titre porte : *Astrologiæ nova methodus Francisci Allaci Arabis christiani anno 1654*. La méthode contient douze pages et trois groupes de cercles astrologiques. Le second titre porte : *Fatum universi observatum a Francisco Allacio Arabe christiano anno 1654*. Cette partie contient soixante-deux pages et sept groupes de cercles. Après la table et à la dernière page on lit : *Rhedonis ex typis Juliani Herbert in vico Divi Germani, sub signo*

sancti Juliani 1654. A la page 47 de la seconde partie est appliqué un carton comprenant les prédictions générales de 1650 à 1800 et même à l'an 2000. Ce carton ne recouvre pas un texte antérieur : la page était blanche. A la suite de cette seconde partie est imprimé, avec une pagination différente et portant la date de 1655, le mémoire demandé par le Parlement de Bretagne et signé, celui-là, du P. Yves de Paris, capucin. Il contient vingt-cinq pages in-folio, et sort des mêmes presses de Julien Herbert.

J'ai parlé de la préface ; ce n'est pas le morceau le moins intéressant, et je l'analyse : « On nomme mon pays l'*Arabie heureuse*, et ce n'est pas sans raison, si on le compare aux vastes déserts qui l'entourent, et si l'on tient compte de la sérénité du ciel et de la fécondité du sol, qui produit en abondance les fruits, les aromates, les médicaments de toute sorte. Mais ce qui, à mes yeux, fait la principale gloire de cette contrée, c'est que, depuis l'origine du monde, elle a produit une succession d'hommes éminents, habiles dans la science des astres. Quoi en effet de plus divin que de se faire admettre en quelque sorte dans le secret des conseils de la Providence divine, de connaître les mouvements et la force des astres célestes ? J'ai eu cette bonne fortune de naître de parents très-instruits dans cette science, qu'ils m'enseignèrent dès l'enfance, de sorte qu'à peine si je balbutiais, que je savais déjà les noms des étoiles, que j'épelais en me jouant les caractères lumineux inscrits au firmament, et que j'apprenais peu à peu à lire couramment dans le livre céleste.

» J'avais quinze ans environ, et mon père, qui s'occupait de négoce, m'avait appris la langue italienne, fort en usage dans tout l'Orient : un jour je rencontrai deux hommes, revêtus d'une robe couleur de cendre, toute déchirée, rapiécée de toutes parts, les pieds nus, ayant l'apparence d'une extrême pauvreté, mais le visage rayonnant d'une joie pleine de modestie, et empreint d'une véritable majesté. Ils me demandèrent, partie en arabe, qu'ils savaient à peine, partie en italien, leur route et quelques secours. Touché de compassion, je les conduisis à la maison de mon père. Lorsqu'ils

eurent réparé leurs forces par quelque nourriture, ce fut admirable ce qu'ils nous dirent de sublime sur Dieu, sur sa Providence, sur le bonheur qu'assure à l'homme la vertu. Ce qui augmenta mon amour pour eux, c'est qu'ils connaissaient aussi l'astrologie et s'en servaient d'une manière ravissante pour prouver la Providence divine. Quelque temps après, les étrangers avaient fait un établissement chez les chrétiens, nos voisins : je continuai à les fréquenter ; leurs pieux entretiens m'instruisirent de la foi chrétienne, et avec toute ma famille, je reçus le saint Baptême. Ils fondèrent une école pour la jeunesse, j'y fus admis avec une souveraine bienveillance : j'y appris la langue latine, si proche parente de la langue italienne ; on m'enseignait la physique et les premiers éléments de la théologie ; on me répétait souvent qu'il fallait prendre garde d'abuser de l'astrologie, et croire, au contraire, qu'elle n'apportait aucun obstacle ni à l'exercice de la liberté humaine, ni aux décrets de la divine Providence. Après avoir consacré environ dix années à ces études, je fus pris du désir de parcourir le monde, à l'exemple de mes premiers maîtres, je veux dire les astres qui tournent dans un cercle perpétuel, pour semer et répandre leurs vertus. Je fis voile vers l'Italie. J'en visitai les villes principales, et j'étudiai l'influence diverse des astres sur le caractère, le génie et les mœurs des hommes. Je me mis en relation avec les hommes instruits dans l'astrologie, apprenant quelque chose de chacun d'eux. Je vins ensuite en France. Mes maîtres m'avaient donné un vif amour et pour la langue et pour la nation françaises. Je parcourus plusieurs provinces, et vins à Paris, mais sans me faire connaître, faisant usage de la langue et des habits de France, et cachant surtout ma profession d'astrologue. Le tout-puissant cardinal que le roi avait alors pour ministre, et qui avait *Saturne rétrograde*, traitait durement les astrologues : j'en avais vu deux des plus célèbres, à Marseille, sur les galères. Je vis cependant dans l'intimité plusieurs hommes vertueux et instruits, particulièrement des confrères de ceux à qui je devais, après Dieu, la foi chrétienne ; mais je me hâtai de quitter un pays où tout était pour moi frayeur et danger, et continuant mes pérégrina-

tions, je m'embarquai pour l'Espagne. Mais, surpris par une horrible tempête, nous fûmes jetés à la côte du Croisic, en Bretagne, où notre navire, broyé, fut jeté entre deux écueils, nous-mêmes échappant, comme par miracle, à la mort. Dans la ville se trouvait, par hasard, le noble marquis d'Asserac¹, qui me recueillit à moitié mort, et m'amena dans son château, peu éloigné. Son hospitalité fut si affable, que je n'ai point à regretter le choc de *Saturne* et de *Jupiter*, qui, par aventure, se rencontrèrent, ce jour-là, dans les *Poissons*. Je fus saisi d'une véritable admiration pour ce très-puisant gentilhomme, illustré dans les fastes militaires, qui s'adonnait avec amour à l'étude, et dans l'horoscope duquel *Mars*, le *Soleil* et *Mercur*e sont unis dans la dixième. Je parcourus sa belle bibliothèque, où les livres sont rangés avec beaucoup d'ordre, et quand il me vit jeter les yeux et les mains sur les astrologues, il me demanda si j'étais versé dans cet art. Je confessai avec modestie que sur ce point je n'étais pas absolument ignorant. Cette révélation ayant excité sa curiosité, je lui exposai à cœur ouvert tout ce que je savais de secret : il me demanda de rédiger pour lui une méthode particulière dont je me servais, et son application aux destinées de l'univers : ce que je fis en le priant d'accepter la dédicace de cet écrit comme un témoignage de ma reconnaissance. Quand il eut parcouru mon manuscrit, il me dit qu'il avait vu quelque chose de semblable, à Paris, chez un religieux assez célèbre. Je lui répondis qu'il n'y avait à cela rien d'étonnant, car j'avais naguère livré le même secret à ce religieux, en ne lui imposant d'autre condition que de ne pas nommer l'auteur, qui, à cette époque, voulait demeurer caché. J'ajoutai que j'avais tant de confiance dans la bonne foi de ce religieux, que j'étais sûr qu'il ne me démentirait pas. C'est ainsi que je donnai cet opuscule à ce seigneur, et sur sa demande, je rédigeai encore cet abrégé de ma vie. Il me récompensa par un cadeau magnifique et je continuai mon voyage par l'Espagne, à l'imitation du soleil, qui retourne de l'Occident à l'Orient, pour arriver enfin au ciel. *

¹ Le texte porte *Asserat*, comme il porte un peu plus haut *Croisic*. Sont-ce des fautes d'impression, ou une ruse pour donner au livre un aspect plus arabe ?

Telle est la préface. Je crois que la première pensée de l'auteur avait été de justifier son système seulement par des faits accomplis ; mais on s'arrête difficilement en pareille pente. J'ai dit comment, à la page 47 de la seconde partie, un carton avait été ajouté. Ce que contient ce carton est manuscrit dans l'exemplaire que possède la bibliothèque de Rennes sous le n° 5520, et le catalogue de cette bibliothèque affirme que cette page manuscrite est un autographe du P. Yves lui-même. C'est là que commencent véritablement les prédictions à peine indiquées dans les chapitres précédents. Le livre est écrit, affirme l'auteur, en 1640 ; en 1650, passage du Cancer dans les Gémeaux, cent cinquante ans de prospérité générale. En 1800, Saturne atteint les Gémeaux : année critique ; la barque de Pierre ballottée entre les écueils ; le monde se félicite de l'apparition d'une religion plus vraie et plus sincère ; corruption croissante des mœurs ; après cent cinquante ans, si ce n'est pas la fin du monde, paix universelle et triomphe de la religion, comme jadis sous Constantin. Voilà pour l'horoscope du monde en général. Quatre pages plus loin, nous trouvons des prédictions particulières à la France. En 1650, grandes calamités, suite des troubles religieux ; — notez que c'est tout le contraire de la prédiction universelle de la page 47 — en 1654 et 1655, Mars, le Soleil et Mercure, passant par le cœur du Lion, épanouissement de la majesté royale dans sa plus grande splendeur. — En 1720, le cou du Serpent apparaît ; danger de séditions. En 1860, très-grande félicité, extension extrême du royaume, parce que le monde arrive au cinquième degré du Scorpion, qui est le troisième de la France. Déjà, en 1850, promesse des plus grandes choses, à cause de l'apparition de la Vierge. — Voilà les prédictions de l'astrologie ; nos pères qui ont vu 1793, et nous qui avons vu l'empire, sans compter le temps présent, nous savons, hélas ! ce qu'il en faut croire !

Mais si la France avait des destinées si magnifiques, l'Angleterre et l'Espagne étaient bien moins favorisées ; et même la lune annonçait au Turcs pour 1703 de grands malheurs. Les malheurs de l'Espagne n'apparaissent qu'en 1824. Ceux de l'Angleterre allaient crescendo jusqu'en 1884, où ils arrivaient au comble.

C'est là ce qui émut à un degré extraordinaire les ambassadeurs des puissances menacées. On échangea des notes diplomatiques. Peignot, dans son *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, affirme que le nôtre fut brûlé à Nantes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Parlement de Bretagne s'en émut, ou tout au moins parut s'en émouvoir. J'ai dit comment le P. Yves de Paris, dont la notoriété était fort grande comme théologien et comme écrivain, fut officiellement chargé d'en faire rapport. Ce rapport, imprimé en 1655 et relié à la suite du livre lui-même, donnait des explications et des justifications surabondantes. Il montrait l'auteur uniquement préoccupé de curiosités théoriques, et toujours soumis à la décision dogmatique de l'Église ; il ajoutait adroitement que tout le tapage fait autour du livre était évidemment en dehors de la volonté du marquis d'Assérac, qui l'avait fait imprimer avec luxe et à petit nombre pour ses seuls amis. Je crois que cette apologie suffit pour calmer le Parlement, qui n'était pas très en colère, et je n'ai point trouvé trace des suites de cette affaire. Bientôt le livre, dont Leibnitz lui-même s'était occupé, et ses contrefaçons, dont aucune ne m'est tombée sous la main, purent se compter au rang des introuvables, et acquérir ainsi leur principal mérite. Le P. Yves de Paris continua d'imprimer et de réimprimer des livres de piété, et vécut encore saintement pendant un quart de siècle, n'étant mort qu'en 1678, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, ainsi que le rapporte la *Biographie universelle*.

S. ROPARTZ.

NOTICES ET COMPTES RENDUS

TRANSFORMATION SURNATURELLE DE L'HOMME, AVANT ET APRÈS LA MORT ; par M. l'abbé Rouillot. — 1 vol. in-8°. Haton, 33, rue Bonaparte, Paris.

Nous sommes heureux d'annoncer une étude rationnelle sur le sujet dont l'esprit humain se préoccupe le plus : « La transformation surnaturelle de l'homme, avant et après la mort. »

Étude et critique pleine de verve et d'actualité, sur l'infériorité, l'indifférence et l'ignorance religieuses de notre époque ; suite de tableaux vigoureux, et surtout appel éloquent à une éducation et à une instruction plus sérieuses pour les femmes ; la préface de l'auteur a été vivement louée.

Pour nous, laissant au lecteur à en tirer profit, comme à en déguster l'âpre saveur, arrivons à cette haute doctrine de la transformation par la grâce, développée avec une clarté rare, avec distinction, avec originalité. N'est-il pas temps de « vulgariser » la véritable doctrine de l'Église et de répondre ainsi aux ouvrages, tristement célèbres, qui ont jeté dans le courant humain des idées si fausses ?

Dans l'ouvrage de M. l'abbé Rouillot, la théologie a jeté son austère vêtement de l'école pour se rendre plus attrayante, plus accessible à tous, pour enchaîner par les virils attraits d'une littérature qui, malgré des inégalités, atteint parfois les plus belles pages de nos maîtres.

Lorsque, parlant des destinées humaines, nous avons dit : progrès, perfection naturelle, nous croyons avoir tout dit. Grande

Préface, p. 11.

erreur! C'est bien autre chose que Dieu demande de nous; bien autre chose que son amour opère!... La doctrine catholique domine absolument toute philosophie, toute autre religion.

« Oui! quel serait l'étonnement du grand nombre de nos sages, s'ils entendaient dire que la religion catholique a reçu pour mission principale, non de développer, mais de *transformer* les hommes, non pas de féconder les âmes et d'y faire naître la vertu, la religion naturelles, qui s'y trouvent en germe et y croissent, par là même qu'elles sont intelligence et conscience; mais de *communiquer une constitution vitale spirituelle, différente de celle que fournissent la génération des corps et la création des âmes?* »

« Ne cessons pas de le redire! Pour l'Eglise, il ne s'agit pas tant du Dieu créateur que du Dieu transformateur; moins de l'âme naturelle que de l'âme surnaturelle; moins d'un jugement avec une récompense que du ciel et de l'enfer. Il est malheureux que tant d'écrivains de talent l'ignorent, et que, rendant aux esprits le service de les retenir sur les bords du matérialisme, ils le leur fassent payer si cher que de les attacher à des doctrines très-abaisées au dessous du « royaume du ciel. » Les vrais « attardés », ce n'est pas nous, c'est eux! — Eux, ils sont égarés au milieu de l'Eglise et des âges chrétiens, comme les débris d'une autre race; ils pourraient venir d'un monde qui n'est pas le nôtre, ou être réservés pour une autre terre qui n'existe pas encore; ils eussent fait honneur à la Chine, à l'Asie, à la Grèce ou à la Rome antique; mais ils déparent les nations actuelles, ils ne sont pas de leur temps! »

Qu'est-ce donc que la transformation et comment s'opère-t-elle en nous? Pour bien faire comprendre cette vérité, l'auteur la développe en des chapitres dont la science laisse entrevoir, plus encore qu'elle ne dit: c'est la facilité et le naturel de celui qui sait beaucoup.

La destinée humaine est supérieure au progrès et à la perfection accomplie de notre nature, c'est-à-dire au progrès corporel, intellectuel, moral et religieux, même parfait, car l'homme doit posséder, outre le corps et l'âme, un troisième élément vital *gratuit*, appelé grâce sanctifiante. Cet élément vital, *réalité* communiquée par le

baptême, rend l'enfant baptisé radicalement supérieur à quiconque serait parvenu à la perfection naturelle la plus achevée.

Cette transformation, M. l'abbé Rouillot la rend saisissante en la comparant à certains phénomènes qui s'accomplissent dans la nature.

« De même que sous l'effort de racines vivantes, le minéral se met à végéter, et que, par celui d'organes faits de chair, le végétal se fixe dans la chair, de même un étal vital, absolument en dehors du progrès naturel, peut nous être communiqué par un agent supérieur, à savoir par le Saint-Esprit¹. »

Ce principe vital nouveau que le Saint-Esprit effectue en nous, s'appelle la « *grâce sanctifiante* », et la grâce sanctifiante, nous ne saurions trop le répéter, est, dans toute la force du terme, *une réalité*.

« Imaginez que, par impossible, le fluide nommé éther disparaisse momentanément de ce monde, les espaces ne pourraient plus resplendir joyeux; mugissements ou murmures, l'ondulation des flots ne réfléchirait plus la vive lumière. Le visage humain voilerait sa beauté. Privée du breuvage diaphane qui excite les organes, l'activité de l'esprit s'affaiblirait, tandis que, dans les tissus du corps, dans l'immense réseau de la nature organisée, et jusqu'au fond des mornes retraites du minéral, se détendraient les ressorts compliqués.

» Eh bien! la différence de la vie qui peut rayonner, s'activer et sourire, et de l'existence ténébreuse qui en est incapable; cette différence qui tiendrait à la présence ou au départ d'un fluide, peut représenter la différence vitale qui distingue la créature en possession de la grâce, et celle qui n'a que sa propre nature? ... Que sommes-nous donc! Ce que les regards grossiers aperçoivent, ce que la sagesse vaniteuse se plaît à décrire, n'est-ce donc que les dehors?... Et n'est-ce que des haillons que notre cœur s'attarde toujours à aimer?... Ce n'est pas autre chose!...

« Lorsqu'on se borne à considérer la vie naturelle dans ses types

¹ P. 108.

² PP. 169-170.

les plus distingués, lorsqu'on aperçoit ce que le corps et l'âme offrent par eux-mêmes de beauté, de forces, de vertus, l'homme apparaît comme une grande chose. C'est Dieu qui a formé ces traits, placé debout cette noblesse qui impose, et incliné tout auprès la douceur qui séduit : c'est lui qui a donné à l'esprit cette puissante attitude en face du monde, ces regards qui percent jusqu'à l'infini et ondoient dans l'Éternité ; c'est lui, enfin, qui a créé l'amour qui demande et celui qui se donne, les ravissements impétueux et doux. Combien le Créateur ne doit-il pas aimer ce marbre qu'il anime, cet être capable de le chercher ou de le fuir ; de revenir à lui ; de dire son nom avec un sourire ou avec des larmes !

» Mais lorsqu'il arrive de sonder davantage, d'apercevoir dans cette vie une autre vie ; et sous le voile de l'influx créateur, je ne sais quelle fécondation divine, c'est alors qu'il faut comprendre !... c'est alors qu'il faut rêver !

La grâce n'est encore que l'ébauche voilée de la transformation qui s'accomplira en nous après la mort ; elle est, selon l'expression de l'Église, le germe, la source, le commencement de la gloire.

» Après la mort, et lorsque la transformation terrestre reçoit d'en haut l'effort suprême ; lorsque l'enveloppe mûrie éclate enfin, et qu'apparaît, achevée et radieuse, la « nouvelle créature », tout est changé : l'âme aperçoit Dieu « tel qu'il est ».

» Alors plus besoin d'univers et de raisonnements, pour montrer et voiler ensemble Celui qui a tout fait. L'intelligence, la volonté, la toute-puissance, l'éternité ne sont plus représentées par l'arrangement et par la force des poussières de ce monde, ni par la grandeur des siècles. Dieu est *là* et Dieu est *vu* ! Son intelligence est *vue* !... Sa puissance et sa durée le sont aussi ! Elles le sont, non pas d'une manière superficielle, mais dans ce qu'elles ont de plus intime, c'est-à-dire dans leur Trinité personnelle et leur unité. — Car Dieu est triple et il est un, afin d'aimer et d'être aimé ; afin que l'amour reçu et l'amour rendu soient féconds et se consomment

¹ P. 162.

dans un troisième amour. — « Voir Dieu tel qu'il est ¹ : » voilà la connaissance définitive de l'intelligence transformée, et c'est aussi la cause du bonheur des saints. Aimer, c'est le bonheur, et voir Dieu, c'est l'aimer.

Si les créatures ont pour nous tant d'attraits ; si pour nous émouvoir il suffit d'un peu de talent ou de vertu ; d'un regard ou d'une larme... si c'est assez des secrets de la nature... moins que cela ! Si c'est assez de ses surfaces pour être ému ! s'il suffit de l'onde qui s'écoule, d'un rayon ou d'une brise !... si tant de choses communes anoblissent l'âme, précipitent le cœur, surexcitent la vie ou la retiennent, jusqu'à s'oublier, que sera-ce le ciel ouvert et Dieu face à face !

Tout notre être brusquement élané vers lui, comme la mer, en son entier, dessée d'un seul coup !... Ravissement irrésistible de l'intelligence et de la volonté, symphonie plus ample, plus profonde, plus multiple et plus harmonieuse que l'immense rumeur des flots !... Extase devant la puissance, extase devant la beauté, extase devant l'amour !... Ardeur de s'humilier au sein du plus radieux triomphe, et de gémir à force de bonheur... Chaque moment de la vie, effort se surpassant lui-même afin de posséder davantage, et défaillant par trop de jouissance d'être possédé... Et cela toujours !... Deux éternités qui se dévorent et se renouvellent en s'aimant ! ² »

Le corps lui-même participera un jour à cette transformation. Mentionnons ici la théorie ingénieuse et trop peu connue, par laquelle la reconstitution de l'identité corporelle s'exécuterait sans exiger une seule des mêmes molécules inorganiques, qui servent ici-bas à constituer notre corps. Ce système, soutenu entre autres par le Dr Hettinger, est développé avec un détail et une vigueur qui intéresseront beaucoup.

Autour de ces deux idées centrales : transformation commencée ici-bas, transformation définitive après la mort, se groupent une série d'études sur la « phase de transformation terrestre », l'expli-

¹ Cor. XII, 13.

² P. 125.

cation très-simple du « péché originel... » le sort de nos affections au ciel... le rôle vital et essentiellement avantageux des maladies, des souffrances, et en général des maux de toute sorte.

Ceux qui désirent vraiment se faire une juste idée de la foi catholique, étudieront ces chapitres avec fruit, avec joyeux étonnement. Ainsi que le disait un excellent article sur cet ouvrage : « Les laïques y trouveront un monde inexploré, ils n'ont pas lu cela ailleurs ; beaucoup de leurs lectures s'évanouiront à celle-là ! »

Il faudrait citer encore ; mais il le faudrait trop faire dans ces pages où abondent le délicat et l'exquis. Nous avons glané déjà quelques épis en cette généreuse moisson ; mais plusieurs voudront choisir à leur gré et verront qu'à récolter on trouve à récolter plus encore.

Qu'on nous permette de conclure, et de ramener au point de départ, en finissant par ces paroles, si graves, si importantes à notre époque, et qui sont la synthèse de l'ouvrage :

« La seule chose vraiment nécessaire pour l'homme, c'est de ne pas se méprendre sur le caractère de sa véritable destinée.

» En conséquence, si interrogé sur elle, il répond : « C'est le progrès, et le progrès consiste à obtenir le bien-être matériel, le talent et la vertu, sans s'occuper de Dieu, » il dit une ineptie. Si l'on répond : « C'est le progrès, et le progrès consiste à obtenir le bien-être matériel, la science et la vertu, y compris la connaissance et l'amour du Créateur, » on énonce une pensée spécieuse, mais fautive.

» Le seul énoncé exact est le suivant : « *La destinée de l'homme c'est la transformation surnaturelle*, et seule, la conviction sérieuse, raisonnée de cette vérité, permet de juger avec justesse de tout ce qui se passe ici-bas.... Il en résulte que les faits publics ou les actes privés, qu'ils concernent le corps ou l'âme, que ce soit des lois ou des idées personnelles, la politique intérieure ou extérieure des Etats, ou la conduite privée, n'ont de valeur complète que s'ils permettent et favorisent notre *transformation*, et par conséquent l'*Eglise catholique, chargée seule de l'effectuer*..... l'unique règle des choses, la loi des lois, celle qui demandera un

jour des comptes à tous et à propos de tout ; à ceux qui lient une plume ou une épée ; à ceux qui portent une toge, comme à ceux qui agissent et parlent dans le sanctuaire ; aux pères de famille et aux épouses ; à toute existence ici-bas : *c'est la loi de la transformation*. C'est sur la manière dont on l'aura observée en soi-même, et, selon le possible, favorisée dans les autres, que portera l'inexorable jugement¹. »

Ctesse ERNESTINE DE TRÉMAUDAN.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA GAULE ROMAINE, par M. Ernest Desjardins, de l'Institut. Petit in-4^o, figures et plans. Tome premier. — Paris, Hachette, et C^{ie}, 1876.

M. Ernest Desjardins, de l'Institut, a récemment publié sous ce titre le tome premier d'un ouvrage qui a produit une grande sensation dans le monde des archéologues et des érudits. Depuis Walckenaër, aucun savant n'avait osé entreprendre sur la Gaule un travail d'aussi longue haleine, qui résume et discute les études les plus diverses, depuis les plus humbles jusqu'aux plus volumineuses, consacrées à nos anciennes provinces ; et l'on sait que depuis vingt ans le nombre de ces études a pris des proportions jusqu'alors inconnues. Ce tome premier ne comprend que l'introduction et la géographie physique comparée à l'époque romaine et à l'époque actuelle : c'est cependant un énorme volume qui, enrichi de quinze cartes en couleur et de nombreux plans et figures intercalés dans le texte, représente à lui seul une prodigieuse accumulation de documents et de recherches.

Nous n'avons pas la prétention de rendre compte ici de tous les chapitres de ce volume qui forment autant de dissertations spéciales et complètes ; le bassin gaulois de la Méditerranée, le fond du golfe d'Aquitaine, le *portus Itius* de César, que M. Desjardins place en amont de l'embouchure de la petite rivière qui se jette à Boulogne, les Alpes, les Pyrénées et le Rhin sont beaucoup trop loin de nous, et nous avouons franchement que nous ne possédons

¹ P. 266-267.

pas d'éléments d'instruction archéologique suffisants pour pouvoir exprimer un avis motivé sur ces diverses sections de l'ouvrage. Mais M. Desjardins consacre près d'un quart de son volume aux côtes de l'ancienne Armorique, et là nous sommes en pays de connaissance : nous jugerons donc le tout par une de ses parties, et nous sommes d'autant mieux préparé à ce jugement que nous avons nous-même publié, il y a quatre ans, une étude critique sur la géographie armoricaine avant et après l'occupation romaine¹, étude à laquelle M. Desjardins a fait l'honneur de la citer plusieurs fois.

Nous partirons avec M. Desjardins de l'île actuelle de Noirmoutier, qui, selon lui, était encore rattachée à la côte aux âges historiques (ce que nous croyons volontiers), et qui marque à peu près dans ces parages la limite des exhaussements du sol, très-sensibles dans l'ancien golfe du Poitou, aujourd'hui presque comblé par les alluvions, tandis que ses anciens promontoires se sont transformés en îles (île Madame, île d'Aix...), par suite des érosions de la mer. Du reste, soit que l'on considère l'île de Noirmoutier comme anciennement rattachée au continent, ou comme formant une île déjà au temps de Ptolémée, rien ne s'oppose à ce que le *promontorium Pictonium* de ce géographe ait été la pointe septentrionale de cette île, et le *portus Secor*, que nous avons placé avec M. de Kersabiec à Corsept près de Paimbœuf, devrait plutôt être ramené à Bourgneuf ou mieux encore à Pornic, puisque les dernières fouilles de M. le baron de Wismes ont mis au jour sur ce point d'importants débris mégalithiques. Nous accordons cette rectification à M. Desjardins ; mais à l'embouchure même de la Loire, nous ne sommes pas absolument d'accord avec lui.

L'une des principales questions qui aient préoccupé les archéologues est celle de la position de l'île indiquée par Strabon, sans qu'il la nomme, dans laquelle habitaient des femmes *Samnites* adonnées à un culte dionysiaque. Nous ferons d'abord à M. Desjardins, sur ce sujet, un reproche d'ordre général. Dans le premier

¹ Saint-Brieuc, Prudhomme, 1875, in-8°, cartes, et Mémoires de l'Association bretonne, pour l'année 1874 (congrès de Quimper.)

chapitre de son livre, sorte de revue de tous les fleuves des Gaules, cette île est attribuée formellement à Noirmoutier, puis, deux cents pages plus loin, dans l'étude détaillée du littoral, l'auteur revient sur ses premières conclusions et pense avec M. de Kersabiec qu'il y aurait lieu de la placer à Saillé, au Croisic ou à Batz : bien plus, après avoir démontré, dans le premier passage, qu'il ne peut y avoir de doute sur l'identification de Samnites et de Namnètes, il maintient dans le second que ce doute existe encore et consacre près de deux pages de notes à exposer les arguments contraires à ceux de son premier chapitre. Il est certain que l'opinion définitive de l'auteur est la seconde, mais cette contradiction dans un même ouvrage jette quelque trouble dans l'esprit du lecteur, qui se demande si toutes les solutions qu'on lui donne comme définitives le sont réellement. Le livre eût gagné à voir tous ses chapitres, qui ne sont pas de la même époque, refondus sur un même plan, et nous souhaitons que M. Desjardins opère cette refonte pour une seconde édition ; c'est la critique la plus sérieuse que nous ayons à faire à son remarquable ouvrage.

Pour cette même région, nous ne pouvons que féliciter hautement M. Desjardins d'avoir adopté l'opinion de M. de Kersabiec sur l'extension du territoire des Vénètes jusqu'à la Loire, sur la fixation de l'emporium de Corbilon dans les parages de Guérande, et de la bataille navale de César contre les Vénètes dans la baie du Croisic : nous avons nous-même soutenu cette thèse avec de nouveaux arguments, et nous pourrions encore ajouter aujourd'hui que le territoire des Vénètes devait même occuper une certaine partie de la rive gauche de l'embouchure de la Loire, à l'époque de l'invasion romaine, car si Pline indique les îles jusqu'à Oléron comme îles vénétiques, le nom de Vendée qu'a conservé cette région ne nous paraît pas pouvoir se dériver autrement que de *Veneda*, dont la traduction est Vénétie, ou pays des Vénètes.

Mais si M. Desjardins a eu raison d'adopter complètement cette thèse, il a été trop loin en pensant qu'un bras de la Loire ait pu jadis passer à Saint-Lyphard, en faisant une île de la presqu'île

guérandaise, et en plaçant *Brivates portus* aux environs de Saint-Lyphard. Nous avons souvent parcouru ce pays, et nous avons reconnu qu'il existe à Saint-Lyphard un véritable isthme naturel, de près d'un kilomètre de largeur, qui a été coupé artificiellement par la redoute des *Grands-Fossés*, comme moyen de défense, mais qui n'a jamais laissé passage à l'eau entre la Brière et la baie de Mesquer. Il faut donc renoncer à trouver l'*Arica insula* dans la presqu'île guérandaise. Quant à *Brivates portus*, nous avons reconnu, par des études faites sur place, que les alluvions de la Brière atteignent à peu près le niveau qu'elles ont aujourd'hui près de Saint-Lyphard à l'époque romaine; que ce niveau baissait ensuite vers la Loire, et que c'est dans la baie de Penhoët, près de Saint-Nazaire, qu'il faut placer *Brivates portus*¹.

Mais ce ne sont là que des critiques de détail : l'essentiel pour l'embouchure de la Loire est que M. Desjardins ait adopté la thèse vénétique, et il l'adopte à ce point qu'il démontre plus loin que le golfe actuel du Morbihan avec ses îles est de formation très-moderne, en sorte qu'il est de toute impossibilité que César y ait amené sa flotte. La question de Guérande est fort bien élucidée par M. Desjardins : il pense avec M. de Kersabiec que l'antique Veneda se trouvait au pied du coteau, et, avec M. Martin et nous, que Grannona était située à Clis. Nous pouvons lui donner un argument de plus : c'est qu'il existe encore sur le coteau de Clis un champ appelé dans le pays *château Grannon*, et que, l'été dernier, nous avons découvert là, avec M. Martin, un établissement romain considérable, avec des voies encore pavées, un port, une galère, des salines dallées et bétonnées, etc., etc... A ce propos, M. Desjardins nous accuse quelque part d'être trop disposé à étendre outre mesure le réseau des voies romaines en Armorique. Si M. Desjardins veut bien faire quelque jour un voyage en Bretagne, nous lui montrerons ces voies avec leur macadam mêlé de briques, dans bien des sections encore conservées, et nous le convaincrons facilement que les débris romains sont dans nos pays beaucoup plus

¹ Sur ce dernier point, voir notre brochure : *L'âge du bronze et les Gallo-Romains à Saint-Nazaire*. Paris, Didier, 1877. In-8°.

nombreux qu'on ne le pense généralement. M. Bizeul, un romaniste, assurait jadis qu'il n'y avait rien de romain à Savenay : on a trouvé dans Savenay même, au mois de septembre dernier, une magnifique aire en béton rouge, juste pour le congrès de l'*Association bretonne*, et de magnifiques amphores ont été découvertes sur l'emplacement de la gare. Plus on fouillera, plus on se convaincra que les Romains ont occupé très-fortement tout notre sol.

M. Desjardins place *Vindana portus* à Locmariakaër, *Darioritum* à Vannes, *Blabia* à Port-Louis : c'est aussi notre opinion. Nous voudrions avoir le loisir de discuter ici le système, qui nous paraît assez hardi, de la formation toute moderne des îles du Morbihan : cela demanderait une étude très-approfondie et nous nous bornerons à l'indiquer aux géologues, en remarquant pourtant, en faveur de la thèse, qu'il nous revient de très-bonne source que la presqu'île de Rhuys actuelle a failli devenir une île pendant la violente tempête du 1^{er} janvier 1877. En remontant les côtes armoricaines, nous trouvons *Gesocribate* à Brest, et, d'après les récentes découvertes de bornes milliaires faites par MM. Le Men et Mowat, *Vorganium* à l'Aber-Vrac'h et *Vorgium* à Carhaix. M. Desjardins place à la pointe de Sein le *promontorium Gobæum*, qu'on plaçait ordinairement au cap Saint-Mathieu : ses raisons sont spécieuses et méritent considération ; mais nous ne croyons pas la solution absolument définitive. La station de *Mannatiæ* est placée à Coz Yeaudet, près Lannion. Il est certain que les débris romains abondent à Coz Yeaudet, mais rien dans les appellations voisines ne rappelle *Mannatiæ*. Nous indiquerons à M. Desjardins un portillon situé un peu plus haut et que personne, croyons-nous, n'a encore remarqué : c'est *Ploumanac'h*, dont le nom a une ressemblance frappante avec *Plebs Manatia*. Voici enfin *Reginea* à Erquy et *Fanum Martis* à Corseul ; ce qui comblera de joie les membres de la *Société d'émulation des Côtes-du-Nord*.

Arrêtons-nous là : nous attendons M. Desjardins dans un second volume, sur la position des Diablintes, qu'il ne veut pas fixer à Saint-Servan ; mais ce qui précède suffit pour montrer que le savant académicien n'a négligé aucun des travaux publiés jusqu'à ce

jour sur l'ancienne Gaule. On peut différer avec lui d'appréciation sur certains points et lui demander quelques errata dans l'orthographe de plusieurs noms de lieux modernes, mais on ne lui contestera pas une prodigieuse érudition, une grande courtoisie dans la discussion et le mérite d'avoir rendu aux archéologues un éminent service en rassemblant à leur usage l'indication d'une foule de documents épars. Son ouvrage sur la Gaule romaine doit figurer avec honneur dans la bibliothèque de tout archéologue sérieux, et devenir un livre de travail qu'on consultera toujours avec fruit dans l'étude des questions délicates de géographie gallo-romaine.

RENÉ KERVILER.

SAINTE-ANNE D'AURAY. *Histoire du Pèlerinage*, par M. l'abbé Max. Nicol. — Un beau vol. in-8°, orné de gravures. — Sainte-Anne, librairie du Pèlerinage; Paris, Victor Palmé.

Deux petites relations à peu près semblables entre elles, écrites l'une et l'autre vers le milieu du XVII^e siècle, étaient jusqu'à présent les seuls guides des pèlerins au sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray. Contemporaines de l'origine du pèlerinage, elles sont naturellement très-insuffisantes, et la piété des fidèles réclamait depuis longtemps un travail plus complet; cette satisfaction vient de lui être donnée.

M. l'abbé Max. Nicol, professeur au Petit-Séminaire de Sainte-Anne, était dans les meilleures conditions de milieu et de talent pour entreprendre l'histoire du pèlerinage. La manière dont il s'est acquitté de cette œuvre lui a valu de précieux suffrages: M^{sr} Bécél, évêque de Vannes, lui écrit pour le féliciter; après avoir loué la distinction du style et le plan de l'ouvrage, il ajoute: « Votre récit est net, vif, dégagé des détails inutiles et souvent risqués qui entachent la plupart des publications de ce genre. » Cet éloge est une recommandation qui sera entendue par les serviteurs de sainte Anne; ils aimeront à rapporter dans leurs familles, en souvenir de leur pèlerinage, un livre consacré à la gloire de la patronne des Bretons.

Dès les premiers temps du christianisme, sainte Anne, mère de

la Vierge Marie, a été l'objet du culte des fidèles. Sur la terre qui vit naître le Sauveur du monde, une église lui était dédiée; à Constantinople, Justinien lui éleva un temple, et la dévotion à l'aïeule du Christ fut apportée en Occident en même temps que l'Évangile. Par quel concours de circonstances sainte Anne, devenue au VII^e siècle la patronne vénérée du pays des Druides, vint-elle donner son nom à un petit village armoricain? Quelques pèlerins, quelques marins, quelques-uns de ces hommes pieux et vaillants tels qu'en produit toujours la Bretagne, ont rapporté sans doute d'un voyage en Terre-Sainte des traditions et un culte que leurs merveilleux récits ont promptement rendus populaires. Ce culte a subsisté et s'est maintenu durant des siècles dans des conditions véritablement surprenantes.

Construite, au commencement du VII^e siècle, par Mériadec, évêque de Vannes, la première chapelle de *Keranna* devint aussitôt un lieu de pèlerinage, et il se forma autour d'elle un village, qui prit le nom du sanctuaire. Dès la fin de ce même siècle, la chapelle disparut sous les coups de barbares quelconques — de tout temps les barbares en ont voulu aux églises — et la destruction fut complète, à ce point qu'il ne subsista aucune trace du monument. Cependant, pour le détruire, « il fallut sans doute faire violence à la piété des habitants, puisqu'une main pieuse enfouit dans la terre l'image de la sainte, dérobée à la cruauté des envahisseurs. » Avec le nom de sa patronne le village de Keranna conserva son souvenir, souvenir persévérant et soutenu par une pieuse espérance. Bien que trompé pendant neuf fois cent ans, cet espoir ne pouvait être éteint, et, aux temps voisins de sa réalisation, il s'était ranimé plus confiant que jamais.

Toutes les familles bretonnes connaissent et elles voudront relire la touchante histoire de Nicolazic, les apparitions et les révélations de sa *bonne maîtresse* à cet humble serviteur de sainte Anne, puis la découverte miraculeuse, dans le champ du Bocenno, de l'antique statue, qui, depuis neuf cent vingt-quatre ans, y était restée enfouie.

Sainte Anne avait chargé Nicolazic de reconstruire son temple.

Tout manquait, en apparence, à ce pauvre paysan pour accomplir une pareille œuvre ; mais il avait la foi et le courage qu'elle donne. Commencée au milieu des contradictions et d'incidents de toute sorte, la chapelle s'éleva bientôt avec le concours des adversaires et des hésitants de la première heure, grâce aussi aux fécondes aumônes des nombreux visiteurs attirés par le bruit de ces événements. Peu à peu elle s'acheva, telle que notre jeunesse l'a connue, telle que nous l'avons aimée et qu'il nous était doux de la revoir. Nous étions attaché à ces pierres, — et nous la regretterions encore, cette modeste chapelle, si la nouvelle basilique qui s'achève n'était elle-même un magnifique témoignage d'une foi et d'un amour toujours croissants.

C'est par centaines de mille qu'étaient venus, depuis deux siècles, s'agenouiller dans cet humble sanctuaire des pèlerins de tout âge, de toute condition, de toute provenance, de tous costumes, de tous dialectes. Des reines y ont envoyé des ambassadeurs, et nous y avons vu des empereurs en personne. Aux jours des grands pèlerinages, l'enceinte, eût-elle été trois fois plus grande, n'aurait pu abriter la moitié des fidèles ; ils étaient là tout à l'entour, innombrables, dévotement agenouillés, indifférents aux ardeurs du soleil comme aux pluies torrentielles de l'orage, mêlant leurs voix et leurs prières à celles des pèlerins qui se pressaient dans l'église. Beaucoup d'entre eux étaient venus à pied des distances les plus éloignées, estimant, comme autrefois leurs pères, que le pèlerinage serait moins méritoire s'il n'occasionnait qu'un voyage sans fatigue...

La reconstruction de la chapelle projetée par Mgr Dubreuil, actuellement archevêque d'Avignon, fut décrétée par Mgr Gazailban, qui n'a fait que passer sur le siège épiscopal de Vannes. Le 7 janvier 1866, eut lieu la bénédiction de la première pierre de la nouvelle église. Quand l'on considère la magnificence de ce temple, on s'étonne que les ressources nécessaires pour mener à bien une pareille entreprise aient pu être réunies en si peu d'années, au milieu d'un pays aussi pauvre. C'est que de nos jours, comme autrefois, sainte Anne a su choisir ses instruments. Il était bien de la famille des Nicolazic, ce bon abbé Guillouzo, premier chape-

lain du Pèlerinage, dont le diocèse de Vannes porte aujourd'hui le deuil. Ce fut lui qui assumait la tâche lourde et difficile par excellence, celle de provoquer et de recueillir les offrandes. Prédicateur infatigable, quêteur à la fois tenace et discret, il était de ces hommes qui accomplissent les grandes choses avec les plus faibles moyens. M. l'abbé Nicol, qui l'a vu à l'œuvre, nous le montre « résigné à toutes les déceptions, bravant toutes les fatigues, parcourant pendant plusieurs années les paroisses du diocèse et les principales villes de la Bretagne, demandant au nom de sainte Anne, recueillant l'or du riche et l'obole du pauvre, s'oubliant lui-même pour ne penser qu'à celle qui l'envoyait. » Comme Nicolazic, notre ami a vu le triomphe de sa *bonne maîtresse* ; nous plaindrons-nous qu'il ait trop tôt reçu sa récompense ?

La description de la Basilique et de son trésor est donnée avec détails dans l'ouvrage de M. l'abbé Nicol. En y renvoyant nos lecteurs, nous dirons seulement qu'il serait difficile, à notre avis, de concevoir rien de plus harmonieux que ce chef-d'œuvre de M. E. Deperthes. On sent ici une direction unique ; pas un détail qui ait été négligé, pas une de ces malfaçons que l'œil rencontre si aisément d'ordinaire dans ces monuments auxquels tant de bras ont travaillé. Autels, statues, vitraux, sculptures, décorations, tout est d'un goût parfait, et la richesse des matériaux est rehaussée par le talent d'artistes toujours dignes de leur sujet.

La quatrième et dernière partie du livre relate quelques-unes des faveurs dues à l'intercession de sainte Anne. Quelle famille bretonne, dans les jours de l'épreuve, n'a tourné les regards vers cette bonne Mère ? Quelle est celle qui n'ait contracté envers elle une dette de reconnaissance ? Répondez, pieux pèlerins qui êtes accourus à son sanctuaire... Mais non, votre attitude recueillie, les larmes qui brillent dans vos yeux, les petits enfants qui vous accompagnent, répondent assez pour vous. Et ces innombrables ex-voto, hommage souvent naïf et toujours touchant de la prière exaucée, témoignent que la bonté de sainte Anne ne s'épuise pas. Dans les recueils qui ont été rédigés depuis Nicolazic par les religieux attachés à la chapelle, M. Nicol a fait un choix judicieux ; il cite seulement quelques-

uns des miracles qui ont été constatés dans les formes prescrites par l'autorité ecclésiastique. La liste en serait longue ; ce compte rendu, qu'il faudrait plutôt abrégé, ne doit entrer dans aucun récit. Qu'il nous soit permis cependant de rappeler un fait contemporain, dont l'authenticité est à l'abri de toute contestation. Mais laissons les marins de Vannes chanter eux-mêmes leur reconnaissance :

Sept cent huit marins, enfants de ce bord,
Pour sauver la France affrontent la mort...

Sainte Anne d'Auray reçut leurs adieux ;
Tous, à son autel, offrirent leurs vœux.

Gabiers de grand mât ont fait leur devoir,
Timoniers aussi, du matin au soir.

Braves canoniers, nous vous avons vus
Au poste, toujours, près de vos affûts.

Mitraille pleuvait ! Partout le trépas
Entassait les morts en affreux amas.

Mais de nos marins un puissant secours
Eloignait la mort, partout et toujours.

Sept cent huit portaient, drapeaux déployés ;
Venez nous compter, nous voici rangés.

Sept cent huit, ici, nous nous retrouvons :
Sainte Anne d'Auray garde les Bretons !

Ils sont tous revenus, en effet, de cette affreuse guerre de 1870, après avoir pris part à la lutte sanglante, les uns à Paris, les autres dans les corps d'armée des généraux d'Aureilles de Paladine, Faidherbe ou Bourbaki. Et leurs supérieurs ont témoigné « que ces intrépides marins ont fait vaillamment leur devoir, et que leur conduite est l'objet de l'admiration générale. »

Il nous resterait à parler maintenant du concours prêté à M. l'abbé Nicol par ses éditeurs. Comme pour l'ouvrage lui-même, l'éloge sera sincère et il peut tenir en quelques mots : ce travail est certainement un des plus remarquables qui soient sortis des presses de MM. Vincent Forest et Emile Grimaud, et c'est beaucoup dire, aujourd'hui qu'elles ont mis au jour tant de belles œuvres typo-

graphiques. Le seul aspect de cet élégant volume provoquera de nombreuses souscriptions, et cette première édition sera très-certainement insuffisante pour répondre à l'empressement des pèlerins.

AUGUSTE FOULON.

VIE DE PIERRE LE GOUVELLO DE KERIOLET, par M. Hippolyte Le Gouvello. — Un vol. in-18 ; Bray et Retaux, rue Bonaparte, 82, Paris.

Nous nous empressons d'annoncer cet ouvrage, qui nous offre un double intérêt, et comme œuvre pieuse et comme œuvre bretonne. Pierre de Keriolet a été souvent nommé l'*Augustin breton*. Les désordres de sa jeunesse égalèrent, en effet, et dépassèrent même ceux du fils de sainte Monique, et sa conversion ne fut pas moins éclatante, son repentir moins profond, sa confession moins complète. Dieu lui réservait enfin de trouver dans sa famille un cœur et une plume dignes de célébrer le miracle de la grâce dont il fut l'objet.

L'histoire est traitée dans ce livre avec une érudition toujours sûre. Nous tenons à le dire, parce que nous nous y trouvons en plein surnaturel ; on oublie trop souvent ce que l'Eglise nous enseigne des puissances invisibles qui *couvrent*, suivant le mot de Bossuet, tout l'espace entre le ciel et la terre, et dont l'action toujours sensible, se révèle quelquefois, dit encore le grand évêque, par des accidents *extraordinaires et prodigieux*. Nulle part on ne le voit mieux qu'ici. La *Vie de Keriolet* est précédée d'une lettre de M^r de Vannes, qui en est la meilleure recommandation. La *Revue* reviendra sur cet excellent ouvrage.

EUGÈNE DE LA GOUBNERIE.

CARTULAIRES DU BAS-POITOU (département de la Vendée), publiés par Paul Marchegay, président de la Société d'Émulation de la Vendée, membre du comité des Travaux historiques, archiviste honoraire de Maine-et-Loire. — Les Roches-Baritaud (Vendée), 1877. — Gr. in-8° de LXXX et 380 pages. — (Tiré à 105 exemplaires).

Nous sommes malheureusement trop étranger à l'histoire du Poitou pour pouvoir faire apprécier à nos lecteurs tout l'intérêt de

cette importante publication (un plus compétent, nous l'espérons, voudra bien quelque jour s'en charger); mais nous manquerions aux obligations de notre titre si nous tardions davantage à la signaler à nos lecteurs.

Ce volume contient trois cartulaires ou recueils de chartes du Bas-Poitou : 1° le cartulaire du prieuré de la Chaise-le-Vicomte, dépendant de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur; 2° le cartulaire des prieurés de l'abbaye de Marmoutier situés dans le Bas-Poitou, savoir : Aizenay, Brem, Fontaines, le Puybéliard, Commequiers, la Roche-sur-Yon, Salertaine, Sigournay et Treize-Vents; 3° le cartulaire de l'abbaye de Bois-Grolland. Le premier recueil comprend 47 chartes, de l'an 1069 à 1305; le second 193, de 1050 à 1295; le troisième 149, de 1109 à 1297. Joignez-y huit chartes françaises du Bas-Poitou, de 1225 à 1270 : cela fait une série de près de 400 pièces originales et inédites des XI^e, XII^e et XIII^e siècles, qui viennent fournir à notre histoire politique comme à notre histoire locale, à l'histoire des mœurs et des institutions du moyen âge, une ample moisson de renseignements nouveaux et intéressants.

Pour rendre l'usage de ces documents plus facile, le savant éditeur les a fait précéder d'une copieuse introduction, où il a pris soin d'analyser les chartes les plus curieuses, et où nous nous bornerons à signaler le récit très-original d'un *Duel judiciaire entre deux communautés religieuses* en 1098. Il y a joint aussi des notes, un index chronologique, une table des noms de lieux et une table des noms de personnes : le tout marqué au coin de cette conscience, de cette exactitude, de cette sûreté de méthode et d'érudition, qui caractérisent, on le sait, tous les travaux de M. Marchegay.

M. Marchegay, dans sa préface, se plaint de ses *infirmités* qui l'ont empêché de mieux faire : plutôt à Dieu que les bien portants travaillassent comme cet *infirmé* !

A. DE LA B.

NÉCROLOGIE

M. L'ABBÉ GUILLOUZO

Nous avions demandé à l'auteur de *Sainte-Anne d'Auray* de parler à nos lecteurs du regretté chapelain de la Basilique; mais il s'était déjà engagé avec la *Semaine religieuse de Vannes*. Nous empruntons donc à cette feuille la notice émanée qu'il y a publiée :

Maintenant que le bon serviteur de sainte Anne n'est plus, c'est pour nous un devoir de rompre le silence que son humilité imposait à notre vénération et de dire quelques mots de cette vie si belle dont lui seul ignorait le mérite.

Il naquit, en 1824, à Remungol, dans une de ces vieilles familles bretonnes où les traditions de foi et d'honneur chrétien se transmettent comme un héritage sacré. Son enfance s'écoula paisiblement sous la direction de son père, homme simple et droit, dont il aimait à rappeler l'intelligente fermeté; puis, à Languidic, près d'un de ses oncles, alors curé de cette paroisse, où sa mémoire est encore bénie. La douce autorité de ce saint prêtre façonna au bien l'âme docile de l'enfant; ses conseils et ses exemples ne furent pas perdus.

Le disciple fut digne du maître. A Pontivy, où il commença ses études, au Petit-Séminaire de Sainte-Anne, où il les acheva, sa piété joyeuse, son caractère franc et ouvert lui gagnèrent tous les cœurs. Près du vieux sanctuaire, qu'il devait rebâtir plus tard, il noua de ces amitiés fortes et chrétiennes qui survivent aux années de collège et que la mort même ne peut briser.

Lorsqu'il eut terminé ses études, Dieu l'appela; il n'hésita pas, et entra avec bonheur au Grand-Séminaire, où il montra par ses succès la droiture de son esprit et la sûreté de son jugement. En 1851, il était prêtre. Il le fut dans toute la sublime acception du mot.

Nommé vicaire à Ploubinec, il fit bien vite apprécier de tous les qualités de son âme d'élite... Cependant cette période de sa vie n'était qu'une préparation. Dieu le formait dans le silence pour la grande mission qui allait effrayer son humilité, sans déconcerter son courage.

En 1864, l'évêque de Vannes, appréciant ses qualités modestes, l'arracha à sa chère paroisse, pour le placer à Saint-Anne avec le titre de chapelain. Au milieu de ses occupations nouvelles, il fut ce qu'il avait tou-

jours été jusque-là, un prêtre selon le cœur de Dieu. Mais le moment approchait, où, se trouvant aux prises avec les difficultés de l'œuvre qui fera sa gloire, le chapelain devint un apôtre.

Lorsque Mgr Bécel commença la reconstruction de la chapelle du célèbre pèlerinage breton, il ne se dissimula point l'importance et les difficultés de cette entreprise. A mesure qu'avec les travaux augmentèrent les dépenses, il sentit le besoin de trouver un homme capable de le seconder. Conduit par sainte Anne, M. Guillouzo se présenta. La parole émue de notre premier pasteur a révélé, au jour des funérailles, le secret de cette entrevue. Je n'insiste donc pas... On sait quel a été le résultat de cette sainte audace, qui n'était que l'inébranlable confiance d'un cœur aimant. La foi de cet homme a remué les pierres et les âmes : le pèlerinage est florissant et la Basilique est bâtie. Quêteur infatigable, prédicateur convaincu, il a parlé de sainte Anne, il a demandé pour sainte Anne, et sa parole a fait des prodiges. S'il n'avait pas l'éclat qui éblouit, il possédait au plus haut degré la simplicité qui plaît, la bonté qui attire, et cette éloquence du cœur qui, dédaignant les artifices humains, va droit au cœur. Sa constance fut à la hauteur de sa foi. Pendant dix ans, on le vit, inquiet parfois, confiant toujours, continuer l'œuvre entreprise, sans s'arrêter aux critiques qui n'épargnent jamais ce qui est grand. Elles attristaient son cœur, sans pouvoir abattre son courage. Que de fois nous l'avons vu préoccupé, triste, aller se jeter aux pieds de la Statue miraculeuse ! Dans la prière il retrouvait le calme et l'espérance. S'il écrivait une lettre importante, il la déposait sur l'autel de sainte Anne, qu'il priait de la bénir. Comment n'eût-il pas été exaucé ?

Dès qu'il s'agissait de notre Patronne, il n'y avait rien de trop riche à ses yeux. La *cathédrale* qu'avait désirée Nicolazic, il la voulait belle des splendeurs de l'art, et chaque décoration nouvelle lui faisait pousser des exclamations de bonheur, car il aimait le beau, cet humble prêtre, non pas pour lui, mais pour Celle dont il travaillait à répandre la gloire.

On comprend quelle dut être sa générosité. Restreignant le plus possible ses dépenses personnelles, il donnait sans compter à sa chère Œuvre, il donnait tout. Quelques jours avant sa mort, un de ses amis les plus chers lui demandait à combien s'élevaient les ressources provenant de son patrimoine. Lorsqu'il eut indiqué la somme : — Où placez-vous cet argent ? reprit en souriant son interlocuteur. — *Dans la masse*, répondit le bon chapelain, le plus naturellement du monde. La masse, c'était le trésor de sainte Anne.

Depuis quelque temps déjà, il pouvait jouir de son œuvre. La consécration de la Basilique l'avait comblé de joie. Les derniers travaux approchaient de leur fin. Le moment du repos allait venir. Il vint, mais ce fut le repos du ciel.

Il y a quelques jours, un de nos confrères parlait devant lui de la mort : — « Pour moi, dit M. Guillouzo, je ne la crains plus. Que le bon Dieu me prenne quand il voudra, pourvu que ce soit au bon moment ! » Il allait être exaucé. Le surlendemain, il se rendait à Remungol, où il chanta un service pour un de ses parents. Vers le soir, après avoir éprouvé quelques frissons, il se plaignit tout à coup de violentes douleurs dans la tête, et faillit tomber : — « Donnez-moi l'absolution, dit-il au vénérable recteur qui l'assistait ; je me suis confessé il y a cinq jours. » Le mal s'aggravait de plus en plus. Le pieux malade répétait avec amour : — « Mon doux Jésus, mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » Il reçut l'extrême-onction et l'indulgence plénière. Sa main défaillante essayait encore d'approcher de ses lèvres une relique de sainte Anne qu'il portait toujours sur lui. Celle qu'il avait tant aimée le consolait à ses derniers moments. Pendant qu'on récitait ses litanies, il rendit le dernier soupir. C'était le mardi, 29 janvier, vers neuf heures du soir.

Le vendredi suivant, le cercueil fut transporté à Sainte-Anne, où l'affreuse nouvelle avait produit une véritable stupéfaction. Les funérailles devaient avoir lieu le lendemain. Averti en toute hâte, Mgr l'évêque de Vannes était revenu de Paris, où l'avaient appelé d'importantes affaires. Sa Grandeur tenait à rendre les derniers devoirs à l'ami fidèle qui avait été le plus dévoué des collaborateurs.

A dix heures et demie, quatre-vingts prêtres et une foule nombreuse de fidèles accompagnaient le cercueil dans la basilique. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Trégaro, aumônier en chef de la Marine, vicaire général honoraire ; Morio, curé-archiprêtre de la cathédrale ; Kerdaffrec, curé-archiprêtre de Pontivy ; Ollivier, recteur de Remungol.

Nous avons remarqué avec bonheur, dans cette assistance émue, M. le comte de Rorthays, M. René Jollivet, M. Fresneau. M. le comte et M. le vicomte de Saint-George, etc.

M. le Supérieur de Sainte-Anne célébra la messe, pendant laquelle les élèves du Petit-Séminaire exécutèrent des morceaux funèbres alternant avec les chants sacrés. Avant l'absoute, Monseigneur prononça du haut de la chaire une allocution touchante, dernier hommage rendu à celui que nous pleurons..

Le moment était venu de confier à la terre les restes de notre cher mort. Sa tombe a été creusée aux pieds de la Statue miraculeuse, dans la basilique qui est l'œuvre de sa foi. Le portrait de Nicolazic surmonte son cercueil, comme pour réunir le souvenir de l'humble paysan et celui de l'humble prêtre que sainte Anne a choisis pour exécuter ses volontés.

Il sera là comme un exemple pour ceux qui viendront s'agenouiller sur ces dalles ; les pierres de son tombeau, comme celles du temple, prendront

une voix pour leur dire d'être humbles, d'aimer sainte Anne et de garder intact le trésor de leur foi.

ABBÉ MAX. NICOL.

M. P. LEVOT

« M. Prosper-Jean Levot, conservateur de la Bibliothèque de la Marine du port de Brest, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique, président de la Société académique de Brest, membre correspondant du ministère de l'Instruction publique, est décédé hier, dimanche 3 février 1878, à trois heures de l'après-midi, en son domicile, rue du Château, 41, à l'âge de soixante-seize ans, muni des Sacraments de l'Église... » Telle est la mention que contient le journal *l'Océan* du 3 février, qui apprenait à la ville de Brest le décès de l'un de ses enfants les plus érudits, et à la Bretagne la perte d'un écrivain aussi laborieux que distingué.

Deux discours prononcés sur la tombe du regrettable auteur brestois, l'un par M. le maire de Brest, l'autre par le vice-président de la Société académique, ont rendu pleine justice à ses travaux. « Tel était son amour de l'ordre et de la régularité, — dit M. le vice-président Pradère, — telle était son ardeur au travail, que, la veille encore, avant de mourir, le lit sur lequel il souffrait étendu, était couvert de notes éparses, de papiers de toutes sortes, d'épreuves à moitié corrigées; et, comme je lui en faisais la remarque: — *Je m'occupe d'un ouvrage sur le voyageur Le Jean, dont je possède un grand nombre de lettres; je ne travaille pas comme je voudrais, ajouta-t-il; aussi comme je m'ennuie!*... » C'est ce qui s'appelle mourir sous les armes, c'est-à-dire, pour un historien, la plume à la main.

Il n'est pas un seul des travailleurs bretons, ou même des simples lecteurs aimant l'histoire de leur vieille province, qui ne connaisse le nom de M. Levot, et les nombreuses et importantes publications dont il est l'auteur.

La *Biographie bretonne*, comprenant peut-être neuf cents notices sur les personnages de notre pays qui se sont illustrés dans l'état militaire, la marine, la magistrature, le clergé, les arts, les lettres et les sciences, est un véritable monument. Non content des deux forts volumes dont se compose cet excellent ouvrage, et toujours jaloux de mettre en lumière les gloires de sa patrie, Levot en poursuivait activement le complément. Il avait fait de pressants appels à nombre de collaborateurs; et la mort vient l'empêcher de donner un volume de supplément presque terminé, et que sans nul doute un continuateur nous donnera un jour.

Son *Histoire de la ville et du port de Brest* est à la hauteur de la noble cité, qui y retrouve son glorieux passé, et de l'homme zélé et studieux qui retrace les annales de sa ville natale et bien-aimée.

Son nom se lit également sur la première page des *Batailles navales de France*, l'un de nos meilleurs ouvrages sur la marine, dû, en collaboration avec M. Levot, à un officier supérieur des plus instruits et des plus distingués.

Les *Récits et naufrages, les Gloires de la France maritime*, et quantité de petites plaquettes intéressantes, disent assez l'incessante activité du regretté défunt. Dernièrement, en gourmandant gaiement notre négligence à lui envoyer divers articles promis pour le supplément à la *Biographie bretonne*, il nous adressait son dernier ouvrage peut-être, les *Principaux incendies du port de Brest*. Peu avant, c'était sa *Notice biographique sur Édouard Corbière*.

Ce travailleur breton émérite, qui a tant écrit de biographies, a droit à un article spécial que rédigera certainement une plume plus autorisée que la nôtre. La *Revue de Bretagne et de Vendée* devait à ce vaillant historien un hommage de pieux souvenir. La mort l'a frappé debout, et nous sommes heureux de le constater, c'est en chrétien qu'il a quitté la vie. Il a su rendre son nom sympathique, et ce nom vivra longtemps, transmis à la postérité par ses ouvrages utiles et consciencieux.

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO.

M. HENRI DE SERÉ

Le 14 février, on enterrait à Saint-Sauveur de Rennes M. Henri de Seré, ancien représentant à l'Assemblée législative en 1849. Collaborateur de la *Gazette de Bretagne*, créée à Rennes après la révolution de juillet, il fonda et dirigea à Angers, en 1845, avec M. de Falloux, l'*Union de l'Ouest*, dans laquelle il lutta vaillamment pour la liberté de l'enseignement catholique. « A son réel talent d'écrivain, dit le *Journal de Rennes*, dont il fut le constant ami, M. de Seré joignait un savoir profond et varié, une grande connaissance des choses et des hommes, un tact exquis, un dévouement éclairé à la cause sacrée à laquelle il avait voué sa vie. » Sa foi ardente, unie à son éminente piété, l'avait fait surnommer par un de ses collègues, M. de Melun, « le saint de l'Assemblée nationale. »

Depuis le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il était rentré à Rennes, où il ne s'occupait que de bonnes œuvres. Il y est mort comme un saint, dans sa soixante-dixième année.

— Est-il besoin de constater ici que la Bretagne et la Vendée rivalisent d'ardeur pour payer leur dette d'amour, de reconnaissance et de regrets au saint et bien-aimé Pontife Pie IX ? Mandements de nos évêques, services dans nos cathédrales comme dans nos plus humbles églises, tout est admirable de foi, de piété, de recueillement; tout est digne du grand pape que nous pleurons.

A la douleur de la mort de Pie IX est venue s'ajouter tout à coup celle que nous cause l'état presque désespéré dans lequel se trouve S. E. le cardinal-archevêque de Rennes, qui a reçu, le 18 février, les derniers sacrements, des mains de Mgr de Forges. Nous prions Dieu d'épargner un tel malheur au diocèse de Rennes et à toute la Bretagne!

Le télégraphe nous apporte, à la dernière heure, — 20 février, — une nouvelle que nous enregistrons avec la plus profonde joie :

« Le cardinal Pecci a été élu pape. Il a pris le nom de Léon XIII. »
Le Pape est mort, vive le Pape!

BIBLIOGRAPHIE BRETONNE ET VENDÉENNE

BASILIQUE DE SAINTE-ANNE. SYMBOLISME; par l'abbé Le Guen, professeur au Petit-Séminaire de Sainte-Anne. In-12, vii-184 p. — Vannes, imp. Galles. 1 fr. 50

CHARLES NODIER ET SA CORRESPONDANCE; par M. Eugène Lambert. In-8°, 27 p. Nantes, imp. V^o Mellinet.

Extrait des *Annales de la Société académique de Nantes*.

COLLECTION ARCHÉOLOGIQUE DU CANTON DE VERTOU (LOIRE-INFÉRIEURE), ou description raisonnée des objets et documents historiques recueillis dans ce canton; par Charles Marionneau, président de la Société archéologique de Nantes. — In-8°, 51 p. Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.

Extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA SAGESSE, fondée par le vénérable serviteur de Dieu Louis-Marie Grignon de Montfort; par le R. P. Fonteneau, missionnaire de la Compagnie de Marie. — In-8°, viii-546 p. Poitiers, imp. et lib. Oudin frères; Paris, même maison; Saint-Laurent sur Sèvre (Vendée), l'auteur. 5 fr.

SAINTE-ANNE ET LA BRETAGNE. Souvenir de la consécration de la basilique, 8 août 1877 (vers); par l'abbé Max. Nicol, professeur au Petit-Séminaire de Sainte-Anne. — In-8°, 7 p. Vannes, imp. de Lamazelle.

UNE MÈRE, poème vendéen; par Émile Grimaud. — Gr. in-8°, 16 p. Paris, bureaux du *Correspondant*.

Extrait du *Correspondant* du 25 janvier 1878.

LE CORRESPONDANT

N^o du 25 janvier 1878. — I. Le roi Victor-Emmanuel (Comte Capestre). — II. Les Russes à Khiva (Xavier Marmier, de l'Acad. fr.) — III. Le comte de Fersen et Marie-Antoinette, d'après des documents nouveaux, I (M. de Lescure). — IV. A travers l'Autriche, viii : Les prisons de Vienne; l'exécution de Hackler (Victor Tissot). — V. G. Courbet et le réalisme (Ch. Timbal). — VI. Primavera, I, (M. Maryan). — VII. Une mère, poème vendéen (Émile Grimaud). — VIII. Le vicomte Armand de Melun (Michel Cornudet). — IX. Revue critique (P. Douhaire). — X. Bulletin des travaux publics et de l'industrie. Notes d'un ingénieur (P. Maigne). — XI. Quinzaine politique (Auguste Boucher).

N^o du 25 février 1878. — I. La Mort de Pie IX. — II. Le comte de Serre, III, la restauration. Les cents jours. La seconde restauration. Les élections de 1815 (Ch. de Lacombe). — III. Le comte de Fersen et Marie-Antoinette, d'après des documents nouveaux, III, (M. de Lescure). — IV. A travers l'Autriche, IX : L'aristocratie. Les salons. La bourgeoisie. Le carnaval. Le Prater (Victor Tissot). — V. Primavera, II, (M. Maryan). — VI. Les publicistes américains et la Constitution des États-Unis, VI, (Noailles, duc d'Ayen). — VII. La fin de Montmorency (C. de Bonnechese). — VIII. Xavier de Maistre. Œuvres inédites et correspondance (baron Ernouf). — IX. Les Œuvres et les Hommes, courrier du théâtre, de la littérature et des arts (Victor Fournel). — X. Revue des sciences (Henri de Parville). — XI. Mélanges. — XII. Quinzaine politique (Auguste Boucher).

CONDITIONS D'ABONNEMENT

DE LA REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE.

La *Revue de Bretagne et de Vendée* paraît le 25 de chaque mois, par livraisons de 80 ou 88 pages, format in-8°.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Hors Nantes.. 15 fr. par an. || Pour Nantes... 12 fr. par an.

ON SOUSCRIT A LA REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE CHEZ

A Nantes.. Au bureau de la Revue, pl. du Commerce, 4.	A Brest.... LEFOURNIER.
A Paris.... DUMOULIN, libraire, quai des Grands-Augustins, 13.	A Lorient... CHARLES.
A. AUBRY, rue Séguier, 18.	A Fontenay. FILLON.
A Rennes.. VERDIER.	A Luçon... RENAUD.
PLIHON.	A Vitré.... GUAYS.
FOUGERAY.	A Morlaix.. LE LÉDAN.
DENIEL.	A Lannion.. LE GOFFIC.
A Vannes.. GALLES.	A Dinan... HUART.
A St-Brieuc. PRUD'HOMME.	A Redon... DUBOIS.
A Quimperlé. TH. CLAIRET.	A St-Malo.. CONI.
	A Tréguier.. LE FLEM.
	A Fougères. BREHIER.

Nantes, imp. de Vincent Forest et Emile Grimaud, place du Commerce, 4.